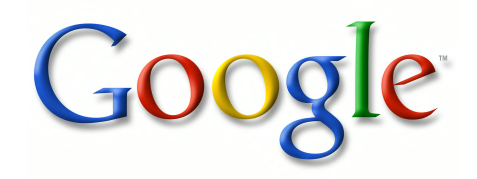
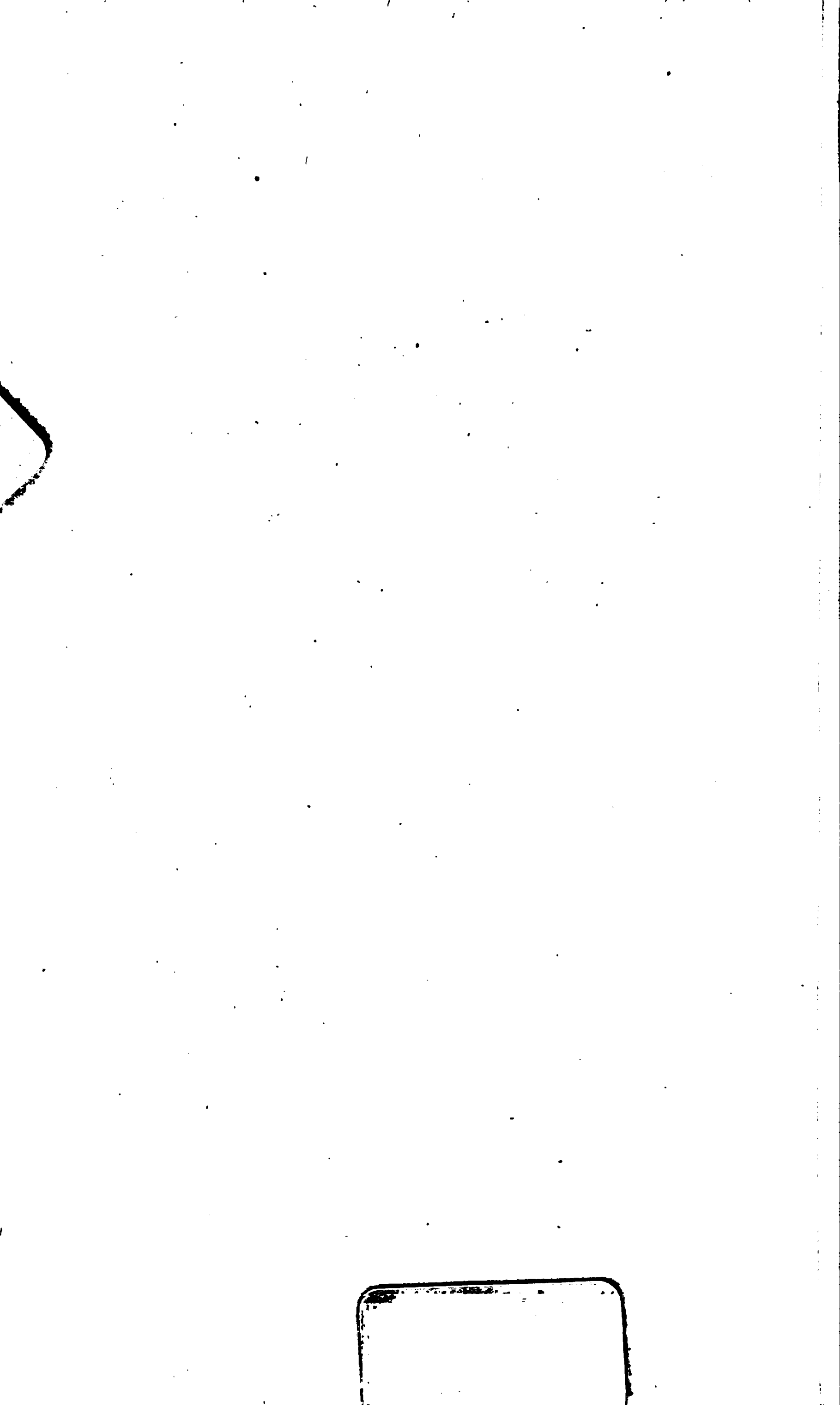
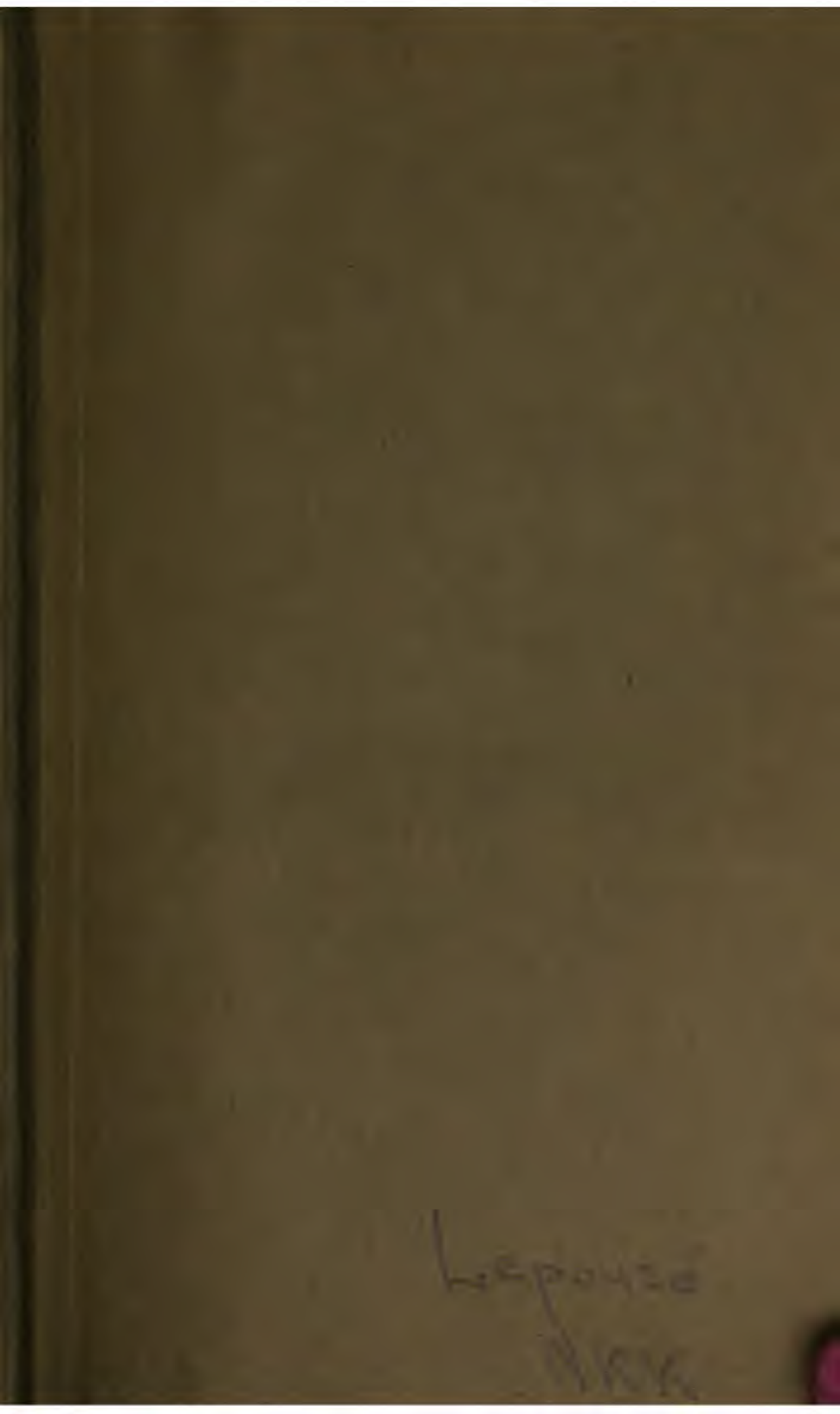





Lepouzé

POESIES DIVERSES

PAR

CONSTANT LEPOUZÉ.



Nouvelle-Orleans:
Imprimé par Bruslé & Lesseps.

1838.

PREFACE.

Une préface, quelque modeste, quelque humble même que soit la forme sous laquelle elle se présente, paraît toujours avoir quelque chose d'orgueilleux, quand elle n'a point un véritable but d'utilité. En effet, de quelque manière qu'elle parle au lecteur, ne semble-t-elle pas toujours lui promettre un ouvrage qui l'intéressera ? Or, n'y a-t-il pas un peu d'orgueil dans une pareille promesse ? Cette promesse n'est-elle pas en même tems fort inutile, puisqu'elle ne peut influer en rien sur l'opinion du lecteur, et par conséquent sur le succès de l'ouvrage ? Il suit de là qu'une préface n'est réellement utile que quand elle a pour but de donner au lecteur quelques détails,

quelques éclaircissemens nécessaires à l'intelligence de l'ouvrage qui lui est offert. J'aurais donc pu, et j'aurais peut-être dû m'abstenir d'en placer une à la tête de ce volume de poésies. Mais, comme l'usage paraît vouloir qu'une production littéraire, quelle qu'elle soit, formant un volume, ne se présente pas devant les lecteurs, sans leur être introduite par un avant-propos auquel on donne le nom de préface, j'ai cru devoir me conformer à l'usage, et me servir de ce moyen d'introduction pour présenter au public mon volume de poésies.

Ce volume se compose en grande partie d'odes d'Horace que j'ai traduites en vers français, des discours d'Ajax et d'Ulysse, disputant les armes d'Achille, traduits d'Ovide, et de plusieurs autres pièces de ma composition. Admirateur des poésies du Lyrique latin, je m'amusai, il y a quelques années, à traduire quelques odes qui me plurent. J'étais fort éloigné alors de l'idée de faire un volume, et de le destiner à la publication. Ce n'est que depuis un an et demi à peu près que j'ai travaillé dans cette intention, et que j'ai mis dans mon travail autant de suite et de continuité que me l'ont permis mes occupations qui me laissent fort peu de loisir. Du reste, j'ai puisé sans ordre dans toutes les odes. En les parcourant, je n'en rencontrais presque pas une qui ne fût pour moi un objet de tentation. Je me trouvais dans un vaste parterre varié d'un grand nombre de fleurs charmantes. Je ne savais laquelle cueillir : j'aurais voulu les

cueillir toutes. Cet embarras du choix qui souvent m'a fait perdre beaucoup de tems, a fait naître en moi l'idée de traduire toutes les odes. Je n'ignore pas combien est difficile la tâche que j'entreprends. Mais je suis encouragé par le *labor improbus omnia vincit.*

Du reste, en entreprenant cette tâche, peut-être au-dessus de mes forces, je suis fort éloigné d'avoir la prétention de rivaliser avec deux savans traducteurs, Mrs. Daru et Lavau. Le premier, comme on le sait, a traduit avec beaucoup de talent en vers français les œuvres complètes d'Horace, et le second toutes les odes. Les traductions de ces deux illustres littérateurs rendent sans doute la mienne bien inutile. Mais, je vais expliquer plus loin, en citant un passage de la préface de Mr. Daru, en quoi il serait possible que ma traduction fût par la suite de quelque utilité.

Mr. Daru, en parlant de plusieurs traductions d'Horace, qui ont paru, à diverses époques, dit: "L'abbé Salmon publia, en 1752, une traduction d'Horace à peu près complète, en réunissant toutes les traductions faites par divers auteurs. Ce recueil a, comme toutes les collections, le défaut des ouvrages qui ne sont pas sortis d'une même main."

Me serait-il permis de n'être pas ici de l'opinion de ce savant traducteur? S'il s'agissait de la traduction d'un poëme, de l'Enéïde par exemple, je penserais que cette traduction doit

sortir de la même main. Mais en est-il de même de pièces détachées, telles que les odes d'Horace. Où trouver un traducteur qui possède cette flexibilité qui est le caractère distinctif du talent d'Horace, de ce nouveau Protée de la Fable (ce sont les expressions de Mr. Daru lui-même) qui se métamorphose à chaque instant pour vous échapper ? Il serait à souhaiter qu'il y eût beaucoup de traductions d'Horace. Alors, en faisant dans chacune de ces traductions un choix des pièces qui seraient jugées supérieures, (et il s'en trouverait même dans les plus mauvaises traductions) ne pourrait-on pas parvenir à former un recueil complet, enfin une traduction en vers français des odes d'Horace, aussi parfaite qu'elle puisse l'être, quoiqu'elle ne sortît pas de la même main, et précisément parcequ'elle n'en sortirait pas ? C'est sous ce rapport que j'ai pensé que ma traduction pourrait être de quelque utilité. Car, on ne peut se le dissimuler, quelque soit le mérite de la traduction de Mr. Daru, sans contredit la meilleure, elle est encore loin de la perfection.

Mr. Lavau dit, en parlant de la traduction de Mr. Daru : "J'avoue que cet ouvrage aurait pû me dispenser de publier le mien. Mais l'auteur s'est proposé pour but de donner une idée d'Horace aux gens du monde, et d'en retracer le souvenir aux gens de lettres. Moi, j'ai destiné le fruit de mes veilles aux élèves des lycées et des colléges."

J'ai lu les deux traductions. Il me semble que Mr. Daru

est bien supérieur à Mr. Lavau. Il est traducteur non moins fidèle, et presque toujours plus élégant que ce dernier, qui souvent sacrifie l'élégance à un genre de littéralité qui n'est pas toujours de la vraie fidélité.

Les discours d'Ajax et d'Ulysse sont deux beaux modèles d'éloquence. On sent, en les lisant, qu'il était impossible de faire parler ces deux rivaux d'une manière plus convenable et plus conforme au caractère que leur donne l'histoire des tems héroïques. Il semble que le poëte, nouveau Protée, s'est fait tour à tour Ajax et Ulysse. Mais cela doit-il étonner de la part de l'auteur des *Métamorphoses ?* Le discours d'Ajax est fougueux comme Ajax lui-même. Celui d'Ulysse, quoique bien moins impétueux, abonde en mouvemens chaleureux. On sent que ce héros, si renommé parmi les Grecs pour son éloquence et son habileté, n'aurait pas mieux parlé lui-même que ne l'a fait parler Ovide. Son discours est bien plus adroit, bien plus propre que celui de son adversaire à lui concilier la bienveillance et la faveur de l'assemblée devant laquelle il parle. Ulysse, dans cette circonstance, se montre à la fois grand orateur et excellent avocat. Avec quelle habileté, avec quelle supériorité il repousse les furieuses invectives de son fougueux adversaire ! S'il était possible qu'il y eût quelque chose à blâmer dans ces deux admirables discours, ce ne pourrait être qu'une surabondance d'esprit. En effet, on y retrouve comme

dans toutes les poésies d'Ovide, ces jeux de mots si heureux, si brillans, et si naturels à cet esprit fécond, mais dont il est quel-quelquefois peut-être trop prodigue. C'est ce qui rend ce poëte aimable si difficile à traduire.

Aussi Mr. St. Ange qui a traduit toutes ses œuvres, qui les a traduites avec un rare talent, qui a été à même d'en juger les difficultés, et qui paraît avoir la conscience de sa supériorité, donne-t-il, dans sa préface relative à sa traduction des *Métamorphoses*, un défi bien expressif à quiconque serait tenté d'entrer avec lui dans la lice. Voici comment il s'exprime, vers la fin de cette préface.

"La véritable manière de traduire les poëtes, est d'être poëte comme eux. J'ai fait tous mes efforts pour que cette traduction fût digne de plaire aux amateurs savans et délicats de la poésie latine et française ; *Doctis sermones utriusque linguæ.* Le sentiment des difficultés a excité mon obstination à les vaincre. J'ai eu l'ambition moins de *réussir* que de *prouver* tout ce que peut notre versification dans un genre où seul, le célèbre Delille, a obtenu un très grand succès. Enfin, j'ai voulu que les *Métamorphoses* fussent *tellement* traduites, (Mr. St. Ange veut dire avec une telle perfection,) que si quelqu'un se hasardait à les retraduire, il fût nécessité à être un imitateur infidèle ou un copiste plagiaire. C'est ce qui est arrivé à un rapsodiste de Bannier et de ses explications. Ce n'est pas assez pour lui de

manier d'une main lourde les fleurs poëtiques d'Ovide ; il ne respecte pas les miennes, il les effeuille, et les éparpille ça et là dans le champ inculte de sa vile prose."

On voit par ce passage où, du reste, il règne peut-être un peu trop d'acrimonie contre *le rapsodiste de Bannier*, que Mr. St. Ange s'exprime, en effet, en traducteur qui a la conscience de sa supériorité. Peut-être pourrait-on y trouver un peu d'orgueil ; mais cet orgueil, on est contraint de l'avouer, semble justifié par le rare talent du traducteur. Quand on lit la traduction de Mr. St. Ange, on sent qu'il faudrait un bien robuste athlète pour lutter contre lui.

Il me reste à dire un mot sur quelques pièces de ma composition qui terminent ce recueil. Elles ne sont pas nouvelles : elles ont, pour la plupart, paru dans les gazettes, à diverses époques. Parmi ces pièces figurent deux épitres au *Barde Louisianais*. Ces épitres qui, toutes deux, roulent sur le même sujet, l'éloge de l'illustre Barde, ne peuvent offrir d'intérêt qu'à ceux qui ont connu ce *digne chantre* de *Zizine*. Ces pièces auront sans doute besoin d'indulgence. Je crois que je ferai bien de m'en tenir au rôle de traducteur, moins brillant à la vérité, mais aussi moins dangereux que celui de compositeur.

Après avoir exprimé l'opinion qu'une préface ne devrait figurer à la tête d'un ouvrage, que quand elle est nécessaire à l'intelligence de cet ouvrage. je crains fort qu'on ne trouve la

mienne trop longue, et surtout bien iuutile. Peut-être aussi quelques lecteurs trouveront-ils déplacées les réflexions que j'ai hasardées sur les différens traducteurs que j'ai cités. Je dirai à ces lecteurs que je professe le plus profond respect pour le talent de ces mêmes traducteurs, que je ne me considère que comme un fort mince écolier auprès de ces grands maîtres, qu'enfin je ne suis rien moins* qu'enclin à vouloir rabaisser ceux qui sont infiniment au dessus de moi par leur mérite ; mais que, quelle que soit mon infériorité, je n'ai pas cru qu'on pût trouver inconvenant que j'exprimasse mon opinion sur le plus ou le moins de mérite de ces différens traducteurs.

* Le *rien moins*, cette locution ambiguë qu'on rencontre partout, et qui signifie tantôt *oui*, tantôt *non*, n'est *rien moins* que claire. L'Académie elle-même dans son dictionnaire, n'en dit presque rien. Pourtant ce *rien moins*, est ce me semble, une chose d'assez haute importance en grammaire. Il serait bon qu'on sût à quoi s'en tenir sur son compte, que ceux qui s'en servent, ne se trouvassent pas exposés à dire souvent le contraire de ce qu'ils veulent dire.

L'Académie en parlant de *rien*, cite cette phrase : *ce n'est rien moins que ce que vous pensez*, dont le sens est, sans aucun doute, *ce n'est nullement ce que vous pensez*. Ensuite on lit dans les meilleurs écrivains, on imprime tous les jours des phrases telles que celli-ci, qui est de Laharpe.

Il ne fallait rien moins pour balancer cette supériorité, ou cette autre,

Il ne tendait à rien moins qu'à renverser la république, ou le *rien moins* a un sens tout opposé à celui de la phrase du dictionnaire de l'Académie que j'ai citée plus haut.

Si l'on mettait en Latin cette phrase :

Il ne tendait à rien moins qu'à renverser la république, on serait, je crois, obligé de faire la phrase latine suivante :

Ad nullam rem tendebat minùs quam ad rem publicam evertendam.

Maintenant quel est le sens littéral de cette phrase ? Le voici :

Il ne tendait à aucune chose moins qu'à la chose publique devant être renversée, ou mieux, *moins qu'à renverser la chose publique*. Ou, en d'autres termes encore :

De toutes les choses auxquelles il tendait, celle à laquelle il tendait le moins, était à renverser la chose publique. Donc il était bien éloigné de vouloir *renverser la*

J'habite la Nouvelle-Orléans depuis plus de vingt ans. J'y ai passé la plus précieuse partie de ma vie. Je devrais avoir acquis le droit de me considérer comme Louisianais. Le volume de poésies que j'offre au public appartient donc à la littérature Louisianaise. Puisse-t-il être digne d'elle ! Puisse-t-il justifier la bienveillante protection dont a été honorée sa publication !

C. LEPOUZÉ.

république. Il me semble que, dans ce cas, on confond *il ne tendait à rien moins* avec *il ne tendait pas à moins*, qui a un sens tout opposé. Si l'on mettait en Latin cette dernière phrase, on trouverait *non ad rem minorem tendebat, quam ad rem, &c.*, ce qui signifie bien clairement qu'il voulait renverser la république.

Il me semble donc que, pour exprimer cette idée, qu'*il voulait renverser la république*, il faudrait substituer le mot *plus* au mot *moins*, et dire, par conséquent, *il ne tendait à rien plus qu'à, &c.* Mais, pour éviter toute ambiguïté, il vaudrait, je crois, beaucoup mieux dire : *il ne tendait pas à moins qu'à, &c.*

Peut-être quelques lecteurs me trouveront-ils bien téméraire d'oser attaquer une locution depuis si long-temps consacrée par l'usage, une locution qa'on rencontre à chaque instant chez les meilleurs écrivains. Je leur dirai que ce n'est pas précisément la locution que j'attaque, mais l'ambiguïté de cette locution, ambiguïté qui résulte de l'emploi qu'on en fait, puisqu'on lui donne souvent deux sens opposés. Si le *rien moins* n'a jamais paru obscur ou ombigu à ces lecteurs, je les en félicite bien sincèrement. Quant à moi, il m'est souvent arrivé de rencontrer dans d'excellens auteurs, quelquefois dans la même page, cette locution ayant deux sens opposés, ce qui m'a vivement mis l'esprit à la torture. Mais en voilà assez sur le *rien moins.* C'est une question que je soumets à de plus habiles que moi. Il ne serait rien moins que sensé de ma part de vouloir m'ériger en réformateur de la grammaire française.

DISPUTE

POUR

LES ARMES D'ACHILLE.

DISCOURS D'AJAX.

Consedère duces.

OVIDE.

Les chefs se sont assis : et l'armée, en silence,
A pris place autour d'eux, et forme un cercle immense.
Ajax, fier possesseur d'un large bouclier,
Se lève : sur son front siège un courroux altier.

Son farouche regard a parcouru Sigée,
Et la flotte des Grecs sur la rive rangée.
Ses fiers ressentimens s'exhalent en ces mots :
" O puissant Jupiter, c'est devant ces vaisseaux,
En présence des Grecs, qu'il faut que j'entre en lice :
Et qui m'oppose-t-on pour concurrent ? Ulysse !...
C'est devant ces vaisseaux, que mon bras seul sauva,
Que lui, cet Ithacien, ce lâche déserta,
Quand, bouillant de fureur, le héros de Pergame,
Vint, la torche à la main, pour y lancer la flamme.

Il vaut mieux, je le vois, faire de vains discours,
Que montrer son courage en exposant ses jours.
Moi, je fais peu de cas de l'art de la parole :
Tout son mérite, à lui, gît dans cet art frivole.
Toute mon éloquence, à moi, gît dans mon bras,
Dans ce bras éprouvé par de nombreux combats.
Je laisse à l'Ithacien son pompeux bavardage.
Dois-je vous faire ici, Grecs, un vain étalage
De mes exploits ? non, non, je n'en ai pas besoin
Est-il un seul de vous qui n'en fut pas témoin ?
Qu'il raconte les siens, lui, l'éloquent Ulysse.
Qui les a vus ? La nuit en fut seule complice.

Le prix que je demande est de haute valeur,
Oui, Grecs : mais mon rival en ternit tout l'honneur.
Ce prix, tout grand qu'il est, à mes yeux est sans gloire,
Si contre Ulysse il faut disputer la victoire.
Pour lui, quand de la lutte il sortirait vaincu,
N'aura-t-il pas l'honneur de m'avoir combattu ?

Si l'on pouvait, d'ailleurs, contester ma vaillance,
Je pourrais, au besoin, produire ma naissance.
Elle est divine : j'ai pour père Télamon,
Qui servit sous Alcide au siège d'Ilion,
Et qui se distingua parmi les Argonautes.
Son père, des enfers juge les pâles hôtes,
Dans ces lugubres lieux, dans cet affreux séjour,
Où le cœur de Titye alimente un vautour,
Où ce brigand fameux, où Sisyphe, sans cesse,
Est contraint de rouler la roche vengeresse.
Eaque est reconnu pour fils du roi des cieux :
Ainsi, j'ai pour aïeul le plus puissant des dieux.

Mais que cet honneur soit à ma cause inutile,
S'il ne m'est point, ô Grecs, commun avec Achille.

Je tiens à ce héros par les liens du sang :
Son armure m'est due à titre de parent.
Pourquoi cet Ithacien, de l'opprobre l'emblême,
Ce frère de Sisyphe, un Sisyphe lui-même,
Demande-il un prix qui n'est point fait pour lui ?
Vient-il au plus beau nom unir son nom flétri ?

Eh ! quoi, parcequ'ardent à venger notre injure,
C'est moi qui, le premier, revêtis mon armure,
Me refuserez-vous ce prix de la valeur ?
Et l'accorderez-vous à ce vil imposteur,
Qui, pour ne pas risquer son inutile vie,
Se vautra dans l'opprobre et dans l'ignominie ;
Qui, pour fuir les combats, feignant d'être hébété,
Sous ce masque hideux cacha sa lâcheté ?
Plus habile que lui, mais fatal à soi-même,
Palamède trahit son honteux stratagême.
Eh ! bien, accordez donc les armes d'un héros
A ce lâche guerrier qui fuyait vos drapeaux ;
Et moi, qui vous donnai l'exemple du courage,
Qui, le premier, volai vers les champs du carnage,
Je serai dépouillé d'un prix qui m'était dû !

A sa feinte démence, hélas ! que n'a-t-on cru !
Plût aux dieux que jamais ce conseiller infâme,
Grecs, n'eût suivi nos pas aux remparts de Pergame !
Hélas ! fils de Péan, héros infortuné,
Dans l'île de Lemnos par nous abandonné !
Tu n'accuserais point les Grecs de perfidie.
Quelle honte, en effet, pour nous ! quelle infamie !
Un guerrier que nous lie un serment solennel,
A qui nous tenons tous par un nœud fraternel,
L'ami, le compagnon, et l'héritier d'Alcide,
Languit abandonné sur un rocher aride.
Le seul de tous les Grecs qui tienne entre ses mains,
Ces traits, ces traits vengeurs que l'arrêt des destins
Réserve au châtiment de la coupable Troie,
Aux plus affreux besoins est maintenant en proie :
Il n'a pour se vêtir que de hideux lambeaux ;
Et pour tout aliment que la chair des oiseaux,
Auxquels il est contraint de déclarer la guerre,
Seule ressource, hélas ! qui reste à sa misère !
Et dans ce douloureux et cruel abandon,
L'écho seul des rochers à sa plainte répond.
Puisse l'Ithacien voir retomber sur sa tête
Les maux qu'il t'a causés, malheureux Philoctète !
Puissent, puissent les dieux exaucer tes souhaits !
Puisse-t-il recevoir le prix de ses forfaits !

Mais, cependant tu vis : de ce perfide Ulysse
Tu ne redoutes plus la fraude et l'injustice.
Si tu l'avais suivi, tu n'existerais plus.

Hélas ! si comme toi, le fils de Nauplius
Eût été délaissé sur quelque île déserte,
Nous ne gémirions point aujourd'hui de sa perte.
Accusé faussement, il n'aurait point péri,
N'aurait point vu son nom indignement flétri.
L'exécrable Ithacien, par un noir stratagême,
D'un forfait odieux, inventé par lui-même,
O Grecs, ne l'eût jamais accusé devant vous,
Et contre un innocent armé votre courroux.
C'est ainsi que combat le redoutable Ulysse.
Ses seules armes sont la fraude et l'artifice.

Quoiqu'il vainque Nestor dans l'art de discourir,
Oserait-il ici, devant vous, soutenir
Qu'il ne se couvrit point d'une honte éternelle,
Dans ce jour où, cédant à sa peur naturelle,
Il s'enfuit lâchement, laissant derrière lui,
Un vieillard désarmé, par les ans affaibli !

Ce vieillard de son bras implorait l'assistance ;
Mais c'est dans ses pieds seuls qu'est toute sa vaillance.
Diomède le sait : je dis la vérité.
Lui-même, à haute voix, blâma sa lâcheté.
Mais du ciel qui voit tout la suprême justice,
Devait bientôt punir la trahison d'Ulysse.
Car, ne voilà-t-il pas que, tremblant pour ses jours,
Lui-même, un peu plus tard, appelle du secours.
Il n'en méritait point : pourtant je me présente :
Je le trouve gisant, tout pâle d'épouvante.
Alors, j'étends sur lui mon large bouclier,
Et j'arrache à la mort cet indigne guerrier.
A la gloire d'Ajax peut-être est-ce une tache,
Que d'avoir conservé cette âme vile et lâche.

Et tu veux disputer le prix de la valeur !
Rends-nous donc l'ennemi, reprends donc ta frayeur.
Reporte-nous aux lieux où saigna ta blessure ;
Viens te mettre à l'abri sous mon épaisse armure ;
Et combats avec moi sous mon lourd bouclier.

A peine se voit-il à l'abri du danger,
Ce lâche qui semblait se soutenir à peine,
Qu'il est déjà bien loin, et fuit à perdre haleine.

Quel guerrier contre nous s'élance furieux?
C'est Hector: sur ses pas il entraîne les dieux.
Il a fait retentir dans l'air un cri de rage;
La terreur et la mort volent sur son passage.
A son aspect, tout tombe, ou fuit épouvanté.
Ulysse, arrête donc ce lion indompté.
Mais tu pâlis: la peur a glacé ton courage;
Je l'arrête, moi seul, au milieu du carnage.
D'un énorme rocher que mon bras a lancé,
Tout sanglant sur l'arène il roule terrassé.

Vous la rappelez-vous, ô Grecs, cette journée,
Où ce superbe Hector insultant à l'armée,
Vint nous défier tous en combat singulier?
Ajax fut par le sort désigné le premier:
Ce nom obtint alors un éclatant suffrage.
Mais de qui direz-vous triompha le courage?
Pendant un jour entier nous avons combattu;
Et par Hector Ajax n'a point été vaincu.

Mais, voici les Troyens qui, frémissant de rage,
Accourent pour livrer nos vaisseaux au pillage.

Ils lancent à la fois mille traits, mille feux :
Jupiter les protège et combat avec eux.
Où donc est l'Ithacien avec son éloquence?
C'est mon bras seul, ô Grecs, c'est ma seule vaillance,
C'est moi, moi seul, enfin, qui sauvai dans ce jour,
Ces vaisseaux sans lesquels il n'est point de retour.
Pour ces mille vaisseaux le prix que je demande,
Vous paraîtrait-il donc une faveur trop grande?
Que si j'osais ici dire la vérité,
Ce prix que je réclame, et qui m'est disputé,
A la gloire d'Ajax est peut-être inutile ;
Mais Ajax ne l'est point à l'armure d'Achille.

L'Ithacien viendra-t-il à ces faits éclatans,
Nous opposer ici ses obscurs guet-à-pens,
Qui n'eurent pour témoins que l'ombre et le silence ;
Un Rhésus, un Dolon égorgés sans défense?
Hélénus par la ruse et dans la nuit surpris?
Mais si ces vils exploits obtiennent un tel prix ;
Mais au lâche s'il faut que le courageux cède,
Qu'on partage ce prix, et qu'au moins Diomède
Ait la plus noble part : il l'a bien mérité ; *
Car Ulysse sans lui n'a rien exécuté.

* Quelques lecteurs verront peut-être ici une faute de participe ; je leur dira que je ne fais point rapporter le pronom relatif *la* au participe *mérité*, mais au verbe *avoir* sous entendu. *Il a bien mérité de l'avoir.*

Qu'a, d'ailleurs, l'Ithacien besoin de telles armes,
Lui, pour qui les combats au grand jour sont sans charmes?
C'est par la ruse, c'est à la faveur des nuits,
Que ce brave toujours frappe ses ennemis.

Insensé! l'or qui brille au casque d'Eacide,
T'aurait bientôt trahi par son éclat perfide:
Et ce casque, d'ailleurs, n'est point fait pour ton front:
Aux mânes d'un héros ce serait faire affront.
Qu'ose-t-il demander? lui!... la lance d'Achille...
Oh! c'est un poids trop lourd pour cette main débile.
Ce large bouclier où le monde est gravé,
Réponds-moi, convient-il à ton bras énervé?
Oses-tu d'un tel prix concevoir l'espérance?
Si les Grecs commettaient une telle imprudence,
Que ferais-tu, dis-moi, d'un fardeau si pesant,
Quand devant l'ennemi tu fuirais, haletant!
Ce poids te gênerait dans ta course rapide,
Malheureux! et bientôt l'armure d'Eacide
Passerait de tes mains aux mains de l'ennemi.
D'ailleurs, ton bouclier qui n'a jamais servi,
Est tout intact encore; et le mien, au contraire,
Percé de mille traits, tout usé par la guerre,

Réclame un successeur. Mais, pourquoi tant de mots?
Des actes valent mieux. L'armure du héros,
Dans les rangs ennemis qu'à l'instant on la lance ;
Et de qui l'y prendra qu'elle orne la vaillance."

Ce discours, ce défi, jeté par un grand cœur,
Ont produit dans l'armée un murmure flatteur
En faveur du guerrier. Ulysse alors se lève,
Baisse un instant les yeux, ensuite les relève
Vers les chefs : son maintien est noble, réservé.
Il parle : l'auditoire est déjà captivé.
Un charme irrésistible embellit son langage.

DISCOURS D'ULYSSE.

D'Eacide, en ce jour, l'immortel héritage,
O Grecs, ne serait point disputé devant vous,
Si des dieux nous eussions pu fléchir le courroux.
Noble fils de Thétis, digne objet de nos larmes!
Tu jouirais encor toi-même de tes armes.

4

Mais, puisque du destin telle fut la rigueur,
(Ici l'orateur feint une vive douleur.)
Qui donc a plus de droits aux armes d'Eacide,
Qu'Ulysse à qui l'on dut ce guerrier intrépide?

Puisqu'Ajax est si fier de sa stupidité,
Ne puis-je l'être, moi, de mon habileté?
Si j'ai quelque talent dans l'art de la parole
Que ce grossier soldat, lui, traite d'art frivole;
Si ce talent, ô Grecs, vous a souvent servi,
Ne trouvez pas mauvais qu'il me serve aujourd'hui.
Chacun de son mérite a droit de faire usage.
La naissance, à mes yeux, n'est qu'un faible avantage.
Mais, puisqu'Ajax ici vient vanter ses aïeux,
Qu'il est fier d'être issu du souverain des dieux;
Et moi, je suis aussi d'une race divine :
De Jupiter aussi je tiens mon origine.
Laërte est petit fils de ce dieu tout puissant.
Nul forfait n'a chez lui souillé l'honneur du sang.
Ma naissance est encor divine par ma mère,
Fille d'Autolycus dont Mercure est le père.
Ainsi, des deux côtés j'ai pour parens des dieux.
Mais, si ma mère sort d'un sang plus glorieux,

Si mon père n'est point souillé d'un fratricide,*
Pour moi c'est un vain titre aux armes d'Eacide.
C'est l'honneur du mérite, et non l'honneur du sang,
Que vous devez peser dans votre jugement,
O vous qui présidez cette auguste assemblée !
Qu'importe, alors, qu'Ajax soit neveu de Pélée ?
Ou, si l'armure est due au plus proche héritier,
De quel droit y prétend cet orgueilleux guerrier ?
Espérerait-il donc, dans sa démence extrême,
L'emporter sur Pélée et sur Néoptolême ?
Eux seuls peuvent prétendre aux armes du héros.
Ainsi donc qu'on les porte à Phtiote ou Scyros.
Quoiqu'au même degré qu'Ajax parent d'Achille,
Teucer, se prévalant d'un titre aussi futile,
Comme parent, ici, les vient-il demander ?
Or, puisque le mérite en doit seul décider,

* Je citerai ici les deux vers du texte :

Sed neque, materno quòd sum generosior ortu,
Nec mihi, quòd pater est fraterni sanguinis insons.

Voici comment les traduit Mr. St. Ange :

Si je suis plus qu'Ajax ennobli par ma mère,
Si je ne suis pas fils du meurtrier d'un frère,
Ce double honneur est grand.

Il y a de l'*honneur* à être *ennobli* par sa mère : mais y en a-t-il à ne pas être le fils d'un brigand, d'un fratricide ?

Qu'il me soit donc, ici, Grecs, permis de le dire :
J'ai fait plus de travaux que je n'en puis décrire.
Je vais les classer tous. La divine Thétis,
Redoutant les destins annoncés à son fils,
Sous le masque trompeur d'une jeune princesse,
Dérobait aux combats le vengeur de la Grèce.
Par ce déguisement vous fûtes trompés tous :
Le pénétrant Ajax le fut même avec vous.
Moi seul, je devinai la ruse maternelle :
Et, pour la déjouer, à des bijoux je mêle
Une armure éclatante, un casque, un bouclier
Dont l'aspect seul devait enflammer un guerrier.
Sous des habits de femme à l'instant se révèle
Un héros : le courage en ses yeux étincèle.
Soudain il a saisi l'armure des héros.
Alors, serrant sa main, je lui parle en ces mots :
" Fils de Thétis, la Grèce auprès de vous m'envoie :
" C'est de vous qu'elle attend le châtiment de Troie.
" Ses orgueilleux remparts tomberont par vos mains."
A ma voix, le héros marche à ses hauts destins.

Ainsi, tous les hauts faits qu'on vante en Eacide,
Sont les miens. J'ai vaincu Télèphe, fils d'Alcide ;

Après l'avoir vaincu, j'ai conservé ses jours.
Par moi, Thèbes a vu la chute de ses tours.
Croyez-le bien encor, nobles chefs de la Grèce,
C'est moi qui renversai les remparts de Lyrnesse,
Qui pris Lesbos, et Chryse, et Cylle et Ténédos,
Vainement protégés par le dieu de Délos.
Par moi périt Hector, ce héros intrépide:
Par moi, qui vous fournis son vainqueur, Eacide.
Cette armure qu'Achille obtint de moi, vivant;
Il est mort, je la puis reprendre maintenant.

De l'infâme Pâris en apprenant l'offense,
La Grèce retentit du cri de la vengeance.
Et, pour punir l'affront fait an seul Ménélas,
Nous déployâmes tous l'étendard des combats.
Bientôt mille vaisseaux entrèrent dans l'Aulide.
Mais des vents ennemis le silence perfide
Retenait ces vaisseaux enchaînés dans le port.
On consulte l'oracle: il prononce la mort.
D'une fille innocente il demande la vie.
Il faut qu'Agamemnon immole Iphigénie.
Sur l'autel de Diane il doit verser son sang:
Et ce n'est qu'à ce prix qu'on obtiendra le vent.

Le père se refuse à ce noir sacrifice :
Il accuse les dieux eux-mêmes d'injustice :
Le cœur royal se tait dans le cœur paternel :
Il s'irrite, il s'indigne à cet ordre cruel.
Dans son cœur, cependant, moi, j'oppose sans cesse
A l'amour paternel l'intérêt de la Grèce.
Qu'Agamemnon ici m'en pardonne l'aveu :
Il se montra long-temps rebelle à notre vœu :
Et ce ne fut qu'après une longue défense,
Qu'en faveur de la Grèce inclina la balance.
Mais l'honneur de son frère, et la Grèce à venger,
Tant de rois sous son sceptre accourus se ranger,
Tous ces puissans motifs ont subjugué son âme ;
Sa fille, par son sang, va nous ouvrir Pergame.

C'est, ensuite, une mère, hélas ! qu'il faut tromper :
Que d'adresse, que d'art fallut-il employer !
Si vous eussiez chargé d'un semblable message
Ce stupide soldat, si vain de son courage,
Tous vos mille vaisseaux, ô Grecs, seraient encor,
En attendant les vents, enchaînés dans le port.

Comme orateur, ensuite, à Pergame on m'envoie :
J'entre dans les palais de la superbe Troie.

Dans ces vastes palais, je trouve réunis
Tous les plus fiers guerriers qu'Ilion a produits.
Orateur intrépide, au nom de ma patrie,
Je redemande Hélène à la Grèce ravie :
J'ose même accuser son lâche ravisseur :
Antenor et Priam penchent en ma faveur.
Mais l'infâme Pâris, soutenu par ses frères,
Par les vils complaisans de ses feux adultères,
Sans respect pour les droits sacrés d'ambassadeur,
Osa me menacer, dans sa lâche fureur.
Ménélas eut sa part de cette indigne offense ;
Et du Troyen il peut attester l'insolence.

Enfin, illustres chefs, je n'entreprendrai pas,
De raconter ici tout ce qu'ont fait mon bras
Et ma voix, dans le cours de cette longue guerre.
Ayant d'abord trouvé la fortune contraire,
Les Troyens des combats redoutaient les hazards :
Ils se tinrent cachés derrière leurs remparts ;
Et ce ne fut, enfin, que la dixième année,
Que des armes on put tenter la destinée.
Combien, pendant ce tems, cueillis-tu de lauriers,
Toi, qui n'es que soldat ? Pendant neuf ans entiers,

Ton glaive fut oisif, ta bravoure fut vaine.
Mes faits, à moi, faut-il que je te les apprenne?
Des pièges sont par moi tendus aux ennemis;
Et de retranchemens nos fossés sont garnis.
Du soldat inquiet j'apaise les alarmes:
C'est moi qui lui fournis des vivres et des armes.
Quels que soient les dangers, on me voit toujours prêt,
A marcher où le veut le commun intérêt.

Voici que, tout à coup, le Roi des rois, Atride,
Trompé dans son sommeil par un songe perfide,
Ordonne que du siège on cesse les travaux,
Et que pour le retour on arme les vaisseaux.
Tel est l'ordre, dit-il, de Jupiter lui-même:
Il faut qu'il obéisse à cet ordre suprême.
Quoi! dans un tel moment Ajax reste muet!...
A cet ordre un guerrier tel que lui se soumet!...
A ce lâche départ il n'oppose aucun blâme;
Il ne réclame point la chute de Pergame!
Pourquoi ne met-il pas les armes à la main,
Et dément-il ainsi son langage hautain?
Que ne rassure-t-il une foule timide?
Mais, quoi! lui-même il fuit, ce guerrier intrépide....

Oui, je t'ai vu toi-même, Ajax, tourner le dos,
Pour ce honteux départ préparer tes vaisseaux.
J'en ai rougi pour toi.... tout à coup je m'élance :
Grecs, m'écriai-je alors, quelle est votre démence?
Vous fuyez, au moment où Pergame est à vous,
Au moment, où ses murs vont tomber sous vos coups!...
Quoi! donc, après dix ans, quoi! dans votre patrie,
Oseriez-vous rentrer tout couverts d'infamie?
La honte et la douleur me rendent éloquent :
A ma voix, des vaisseaux ils rentrent dans le camp.

Atride assemble, alors, tous les chefs de l'armée.
Le tumulte et l'effroi règnent dans l'assemblée.
Ajax lui-même, Ajax, ce guerrier si hautain,
Dans le trouble commun, est muet, incertain.
Le vil Thersite, lui, dans sa lâche insolence,
Ose insulter les rois : je punis son offense.
Ma voix à nos soldats a rendu leur valeur ;
Et contre les Troyens rallumé leur fureur.

Ainsi, tous les exploits dont tu fais étalage,
Je puis le dire, Ajax, ont été mon ouvrage.

Oui, c'est à moi, qu'on doit ce qu'a fait ce héros,
A moi qui l'arrêtai, quand il tournait le dos.

Enfin, parmi les Grecs avec toi qui s'allie?
Diomède, au contraire, en moi seul se confie.
Toujours il associe Ulysse à ses projets;
Et toujours avec lui se croit sûr du succès.
Parmi tant de guerriers, fameux par leur vaillance,
Le choix de Diomède est un honneur, je pense.

Me voit-on quelquefois, pour marcher au danger,
Attendre que le sort vienne me désigner?
Quel obstacle jamais arrêta mon courage?
Ainsi que moi, chargé d'un nocturne message,
Dolon tombe en mes mains. Avant de l'immoler,
Je force ce Troyen à me tout révéler;
Et j'apprends les desseins de la perfide Troie.
J'ai donc atteint le but pour lequel on m'envoie:
Et je puis dans le camp rentrer avec honneur.
Ce glorieux succès est peu pour ma valeur.
Dans le camp de Rhésus je porte le pillage,
Et des siens et de lui fais un affreux carnage.

Son char, de ma victoire est le gage éclatant ;
Et dans le camp des Grecs je reviens triomphant.
Celui dont j'empêchai la mission perfide,
Dolon, eût obtenu les coursiers d'Eacide ;
Et moi qui l'ai vaincu, pour prix de mes travaux,
Moi, je n'obtiendrai point les armes du héros !
O Grecs, commettez donc une telle injustice :
Pour en orner Ajax, privez-en donc Ulysse.

* De Sarpedon, ici, dirai-je les soldats,
Dans les flots de leur sang expirant sous mon bras ?
Me faudra-t-il citer, pour prouver mon courage,
Tous ceux que j'immolai dans les champs du carnage ?

* Ce passage est plein de chaleur et d'énergie. C'est peut-être le plus beau de tout le discours. Il m'a fallu, pour le rendre, beaucoup plus de vers qu'il n'y en a dans le texte ; et pourtant je me crois exempt de longueurs, de remplissage. Du reste, la concision et la littéralité sont bien difficiles, si non impossibles, dans la traduction d'un poëte tel qu'Ovide. La littéralité, d'ailleurs, si elle ne rend pas la force et l'énergie du texte, est une véritable infidélité. Il me semble qu'il vaut mieux ajouter au texte qu'y retrancher, le renforcer que l'affaiblir.

Je citerai ici les vers d'Ovide avec ceux de Mr. St. Ange ;

Quid Lycii referam sarpedonis agmina ferro
Devastata meo ? cum multo sanguine fudi
Cœranon Iphitiden, et Alastoraque, Chromiumque,
Alcandrumque, Haliumque, Noëmonaque, Prytaninque;

Le fougueux Cœranon, Alastor, Chromius,
Alcandre, Noëmon, Prytanis, Halius,
Le fier Chersidamas, le brave Thoonée,
Cheropès, Ennomon, victime infortunée
Qu'un barbare destin poussait dans les hazards.
Sous mes coups sont tombés, au pied de leurs remparts,
Beaucoup d'autres guerriers, des têtes plus obscures.
Je porte aussi sur moi de nombreuses blessures,
Toutes, de ma valeur les signes éclatans.
(L'orateur, à ces mots, ouvre ses vêtemens.)
N'en croyez point, ô Grecs, des paroles trop vaines :
Voici, dit-il, voici des preuves plus certaines.

Exitioque dedi cum Chersidamante Thoona
Et charopen, fatisque immitibus ennomon actum :
Quique minùs celebres nostrâ sub mœnibus urbis
Procubuêre manu. Sunt et mihi vulnera, cives,

Dois-je vous peindre, ici, vaincus et dispersés,
Dans les flots de leur sang à mes pieds renversés,
Les soldats de Lycie et leur chef intrépide?
Dirai-je Noëmon, Alastor, Hippaside,
Ennomon, Halius, Chromis, Chersidamas,
Cheropès, et *tous ceux que je ne nomme pas ?*

Dirai-je tous ceux que je ne nomme pas équivaut à
Nommerai-je tous ceux que je ne nomme pas.
Fatisque immitibus Ennomon actum
Quique minùs celebres nostrâ sub mœnibus urbis
procubuère manu.

Voici à peu près deux vers du texte qui ne sont pas rendus. Car *tous ceux*

Oui, le voilà ce cœur qui, sans cesse, pour vous,
Fut prêt à supporter, à braver mille coups.
Cet Ajax, envers moi si prodigue d'injures,
Quel sang a-t-il versé ? qu'il montre ses blessures.
Son corps est tout intact. Qu'importe, cependant,
Si pour sauver nos nefs, si, comme il le prétend,
Il combattit Hector, et Jupiter lui-même ?
Il les a combattus ; et j'en conviens moi-même.
On ne me verra point, comme un lâche envieux,
Flétrir ce qu'il a pu faire de glorieux.

que je ne nomme pas, n'est là, sans doute, que pour rendre *quique minùs celebres*. Aussi, Mr. St. Ange n'a-t-il que six vers, tandis qu'il y en a huit dans le texte.

Ipso pulchra loco : nec vanis credite verbis :
Aspicite, en : (vestemque manu diducit :) et : hœc sunt
Pectora semper, ait, vestris exercita rebus.
At nihil impendit per tot Telamonius annos
Sanguinis in socios, et habet sine corpore Vulnus.
Quid tamen hoc refert ? Si se pro classe pelasgâ
Arma tulisse refert contra Troasque Jovemque.
Confiteor que, tulit : neque enim benefacta malignè
Detrectare meum est : sed nec communia solus
Occupet, atque aliquem vobis quoque reddat honorem.
Reppulit Actorides, sub imagine tutus Achillis,
Troas ab arsuris cum defensore carinis.
Ausum etiam Hectoreo solum concurrere Marti
Se putat, oblitus regisque, ducumque, meique,
Nonus in officio, et prælatus munere sortis.
Sed tamen eventus vestræ, fortissime, pugnæ
Quis fuit ? Hector abit violatus vulnere nullo.

Mais la gloire de tous, seul, il se l'approprie.
Qu'il vous en cède, à vous, au moins, une partie.
C'est Patrocle qui, sous l'armure d'un héros,
Contre les feux troyens protégea nos vaisseaux.
Et toi, qui devant nous, avec tant d'arrogance,
Prétends en avoir, seul, embrassé la défense,
Tu brûlais avec eux sans l'héritier d'Actor.
A l'entendre, lui seul, osa combattre Hector.
Il oublie, et les rois, et les chefs, et moi-même:
Il ne se souvient plus qu'il était le neuvième ;

Tous sont de ma valeur des *preuves** assez sûres.
Mais ne m'en croyez pas, croyez-en mes blessures.
Leur place est honorable, et vous* fera juger
Si j'ai cent fois en face affronté le danger.
Guerriers, voilà mon sein couvert de cicatrices;
Ce sein percé pour vous atteste mes services.
En dix ans de combats, cet athlète si fier,
Ajax fut-il jamais effleuré par le fer?
Quel sang a-t-il versé pour vous, pour la patrie?
Qu'importe? J'y consens: sans doute, il l'a servie,
Si lui seul, en effet, a sauvé nos vaisseaux.
Certes, dans ce grand jour, Ajax fut un héros.
Il combattit la foudre, il le dit, je l'avoue.
Je n'affaiblirai point ce qu'il faut que je loue;

* Leur défaite, leur mort sont des preuves de sa valeur, mais *eux*, ils ne sont pas des *preuves*.

* Ici, l'orateur découvre sa poitrine, et montre ses cicatrices.

A quoi sert, alors, ce froid hémistiche: *et vous fera juger?*

Qu'il ne fut point par vous choisi pour sa valeur;
Mais que c'est au sort seul qu'il a dû cet honneur.
O toi, qui sais si bien nous vanter ton courage,
Dans ce combat, réponds, obtins-tu l'avantage?
Hector fut-il vaincu? Fut-il même blessé?

Que je suis malheureux, ô Grecs, d'être forcé
De rappeler ce jour d'éternelle tristesse,
Ce jour où le héros, le rempart de la Grèce,

Pourvu que n'ôtant rien à la gloire de tous,
Ajax la daigne au moins partager avec vous.
Sous l'armure d'Achille, et plein de sa grande ame,
* Patrocle combattit et le fer et la flamme,
Non moins vaillant qu'Ajax, et *plus terrible encor*.
Lui seul, s'il faut l'en croire, osa combattre Hector.
Mais il oublie Atride, et d'autres, et moi-même,
Tous jaloux comme lui, de cet honneur suprême.
Préféré par le sort, que fis-tu, réponds-nous?
Hector ne fut pas même effleuré par tes coups.

*Il me semble que ce vers,

Patrocle combattit et le fer et la flamme,

est un peu vague, et ne ressemble guères à *reppulit Actorides*

Troas ab arsuris cum defensore carinis.

Ajax s'est vanté d'avoir seul, sauvé la flotte; et Ulysse lui répond que, sans Patrocle, la flotte eût péri dans les flammes avec lui, Ajax, son prétendu défenseur. *Defensore* n'est qu'un mot: mais c'est un mot qui vaut bien la peine d'être traduit.

Sed tamen eventus vestræ, fortissime, pugnæ
Quis fuit?

Mr. St. Ange rend tout cela par, *que fis-tu, réponds-nous?* C'est fort laconique; mais aussi le *fortissime,* si fortement ironique n'est pas rendu. Et c'est

Achille succomba sous les coups du Destin!
Oubliant les dangers, mes larmes, mon chagrin,
Je courus recueillir des dépouilles si chères.
C'est à moi seul qu'il dut les honneurs funéraires.
Moi seul, dis-je, moi seul, j'emportai sur mon dos
A la fois, et l'armure et le corps du héros.
Que j'étais fier alors d'une charge aussi belle!
Pour la porter encor, cette armure immortelle,
O Grecs, mon bras n'est point dénué de vigueur:
Mon âme est faite aussi pour en sentir l'honneur.

pourtant encore un mot dans le genre du *defensore*, et qui est fort bien à sa place. Il vaudrait peut-être mieux faire deux vers de plus, pourvu qu'ils ne fussent pas chevilles, que d'omettre un tel mot. Voyez au commencement de l'Enéïde, vers 43, dans le discours de Junon.

Quippe vetor fatis

Delille rend ces trois mots, si énergiques dans la bouche de la fière Junon, par ces deux vers:

Le destin, me dit-on s'oppose à ma demande:
Junon doit obéir, quand le destin commande.

On pourrait puiser beaucoup d'autres exemples de ce genre chez le même traducteur.

Me miserum! quanto cogor meminisse dolore
Temporis illius, quo Grajûm murus, Achilles
Procubuit! nec me lacrymæ, luctusve, timorve
Tardârunt, quin corpus humo sublime referrem.

Ce chef-d'œuvre de l'art, cette armure sacrée,
Pensez-vous que Thétis, la fille de Nérée,
Voulut, en la faisant fabriquer pour son fils,
Que d'un grossier soldat elle devînt le prix ?
Entre les mains d'Ajax mettez-la, cette armure :
Il n'en comprendra pas seulement la gravure.
La terre, l'océan, ces astres radieux,
Ces flambeaux éternels parsemés dans les cieux,
L'Ourse exempte des mers, les humides Pleiades.
Et le front du Taureau surmonté des Hyades,

His humeris, his, inquam, humeris ego corpus Achillis
Et simul arma tuli; quæ nunc quoque ferre laboro.
Sunt mihi, quæ valeant in talia pondera, vires;
Est animus, vestros certé sensurus honores.

O douleur qui jamais ne peut être effacée !
O jour *toujours* présent à ma triste pensée,
Où la mort à mes yeux atteignit de son dard
Cet Achille, des Grecs la gloire et le rempart !
J'oubliai mes périls, ma douleur et mes larmes.
J'enlevai ce héros surchargé de ses armes :
Ces armes qu'aujourd'hui j'attends de votre choix.
Je n'ai point *chancelé* sous un si *noble* poids
Je puis le soutenir : et d'un si bel ouvrage,
Je connais tout le prix comme j'en sais l'usage.

Je ne sais si je me trompe; mais il me semble qu'il s'en faut bien qu'on retrouve dans ces vers la chaleur et l'énergie qui sont dans les vers latins.

His humeris, his, inquam, humeris ego corpus Achillis
et simul arma tuli,

est bien autre chose que,

J'enlevai ce héros surchargé de ses armes.

Je n'ai point parlé de *quin corpus humo sublime referrem*, qui n'a point été

Le glaive d'Orion, les diverses cités,
Seront des signes vains pour ses yeux hébétés.
Pourquoi demande-t-il avec tant d'insolence,
Des armes au dessus de son intelligence ?

De la guerre, dit-il, voulant fuir les travaux,
Je suis venu trop tard rejoindre nos drapeaux.
Il ne sent pas combien ce reproche est stupide ;
Qu'en accusant Ulysse, il accuse Eacide.

rendu, et qui valait bien la peine de l'être.

Et ces deux autres vers.

Sunt mihi, quæ valeant in talia pondera, vires:
Est animus, vestros certè sensurus honores.

Ajax a dit à Ulysse que l'armure d'Achille était trop pesante pour lui. Ulysse répond par le premier de ces deux vers, que Mr. St. Ange rend ainsi :

Je n'ai point *chancelé* sous un si *noble* poids

Ce n'est point la *noblesse* du poids, mais sa pesanteur qui peut faire *chanceler* celui qui le porte.

Je puis le soutenir. Ce n'est pas assez. Un si noble poids, en effet, l'armure d'Achille réclame un bras qui puisse la porter.

Et de ce bel ouvrage,
Je connais tout le prix comme j'en sais l'usage.

C'est bien froid et bien languissant auprès de ce vers si plein de sentiment et de force.

Est animus, vestros certè sensurus honores.

Si feindre fut un crime, Achille a feint aussi :
S'il blâme mon retard, je vins plus tôt que lui.
J'eus, pour me retenir, une épouse bien chère ;
Il fut retenu, lui, par une tendre mère.
Nous avons, aux devoirs et de fils et d'époux,
Donné les premiers temps : le reste fut pour vous.
Me disculper, d'ailleurs, est peut-être inutile,
Lorsque la faute m'est commune avec Achille.
Ce guerrier, cependant, fut découvert par moi.
Ulysse, réponds donc, lui, le fut-il par toi ?

Scilicet idcircò pro gnato cærula mater
Ambitiosa suo fuit, ut cælestia dona,
Artis opus tantæ, rudis et sine pectore miles
Indüeret ! neque enim clypei cælamina nôrit
Oceanum, et terras, cumque alto sidera cælo.
Pleiadasque, Hyadasque, immunemque æquoris Arcton,
Diversas que urbes, nitidumque Orionis ensem.
Postulat ut capiat, quæ non intelligit, arma.

Est-ce donc pour Ajax, pour un soldat grossier,
Que l'art savant d'un dieu forgea ce bouclier,
Ce don que pour un fils, si cher à sa tendresse,
Implora de Vulcain une mère déesse ?
Pour juger ce chef-d'œuvre Ajax a-t-il des yeux ?
La terre et l'océan, les astres et les cieux,
Le char glacé de l'Ourse, et l'urne des Hyades,
Le glaive d'Orion, et le chœur des Pleiades
Ne seraient qu'une énigme obscure à ses regards.

Ne soyez pas surpris que ce soldat sauvage,
O Grecs, soit envers moi si prodigue d'outrage.
Montre-t-il envers vous plus de ménagement ?
Son langage envers vous est-il moins offensant ?
S'il m'est honteux d'avoir accusé l'innocence,
Vous est-il beau d'avoir prononcé la sentence ?
Mais Palamède, hélas ! bien loin d'être innocent,
Ne put se disculper d'un crime trop patent.
N'en vîtes-vous pas tous une preuve évidente ?
Le prix de son forfait fut trouvé dans sa tente.

Si Philoctète fut à Lemnos délaissé,
Sans injustice, encor, puis-je en être accusé ?
Défendez donc ce fait : car ce fait est le vôtre :
Dois-je en être blâmé, moi, plutôt que tout autre ?
J'en donnai le conseil, je ne le nîrai pas.
Mais je pensais que loin des périls, des combats,
Dans l'île de Lemnos Philoctète, paisible,
Trouverait un remède à sa douleur horrible.

Postulat ut capiat, quæ non intelligit, arma.

Mr. St. Ange a omis ce vers tout entier : et, cependant, ce vers devait, ce me semble, être d'autant moins omis, qu'indépendamment de sa précision et de son énergie qui le rendent digne de la traduction, il est, en quelque sorte, le résumé des sept vers qui le précèdent.

Ce conseil fut sincère : et c'était suffisant.
De plus, il fut heureux : Philoctète est vivant.

L'oracle a prononcé : cet oracle réclame
Philoctète : sans lui, les remparts de Pergame,
Sous vos coups impuissans ne doivent point tomber.
N'ordonnez point, ô Grecs, que je l'aille chercher.
A l'éloquent Ajax confiez ce message :
Il saura mieux que moi, par son touchant langage,
D'un guerrier malheureux, aigri par la douleur,
Adoucir le courroux et vaincre la fureur.
Enfin, il trouvera quelqu'adroite ressource.
Mais, non, le Simoïs remontera sa source ;
De feuillage l'Ida se verra dépouillé,
Et le Grec du Troyen deviendra l'allié,
Avant que cet Ajax puisse, par son adresse,
Rendre, à défaut d'Ulysse, un service à la Grèce.

Quels que soient contre moi tous tes ressentimens,
Quoique tous tes souhaits, tes vœux les plus ardens,
Je ne l'ignore point, injuste Philoctète,
Ne cessent d'appeler tous les maux sur ma tête ;

Que de mon sang surtout tu voudrais t'abreuver,
Va, je ne te crains point, je veux t'aller trouver.
Quoique pour t'aborder, je hazarde ma vie,
Pour peu qu'à mes efforts la fortune sourie,
Philoctète, avec moi, je te ramènerai :
L'arc sacré d'un héros, je m'en emparerai,
Comme je m'emparai du devin de Pergame ;
Comme j'exécutai ce que le sort réclame,
Pour renverser par nous ses remparts odieux ;
Comme je découvris les réponses des dieux ;
Comme, enfin, de Pallas la fatale effigie
Fut naguère par moi dans son temple ravie.

Et cet Ajax à moi, lui, s'ose comparer !
Sans ce signe, de Troie on ne peut s'emparer.
Où donc est ce guerrier ? où donc est ce courage
Dont il nous fait sans cesse un si vain étalage ?
Pourquoi donc as-tu peur, guerrier si redouté ?
Ulysse, cependant, bravant l'obscurité,
Et le fer menaçant de mille sentinelles,
De Troie ose franchir les hautes citadelles,
Pénètre dans le temple, et, d'un bras assuré,
Enlève de Pallas le signe révéré,

Et l'emporte à travers les lances ennemies.

Sans ces exploits qu'à tort, Ajax, tu déprécies,
A quoi donc t'eût servi, réponds, fameux héros,
Ce bouclier chargé du cuir de sept taureaux?
* Cette nuit d'Ilion me valut la conquête :
Oui, je fus son vainqueur, en forçant sa défaite.

Cesse de me montrer du geste et du regard
Diomède : chacun sait bien qu'il y prit part.
Et toi, lorsque caché sous ton armure épaisse,
Ajax, tu défendis la flotte de la Grèce,
Etais-tu seul? L'armée était toute avec toi.
Diomède, au contraire, était seul avec moi.
Crois-tu que ce guerrier, ton égal en courage,
S'il n'avait point senti qu'un semblable héritage,
A la seule valeur ne peut être accordé,
Crois-tu qu'il ne l'eût pas comme toi demandé?
N'y prétendrait-il pas, lui, le fils d'Oïlée?
Le fier Eurypilus, l'illustre Idomenée?
L'ami de ce guerrier, le vaillant Mérion,
Thoas, l'illustre fils du célèbre Andremon?

* Pergama tùm vici, cùm vinci posse coëgi.

Voici un de ces jeux de mots si fréquens chez Ovide. Ce vers est d'une admirable précision, et plein d'énergie.

N'y prétendrait-il pas, lui, le frère d'Atride,
Ménélas, ce guerrier non moins fier qu'intrépide ?
Envieux d'un tel prix, ces illustres héros,
Ne seraient-ils pas tous devenus tes rivaux ?
Car tous, autant que toi fameux par leur vaillance,
Ont néanmoins cédé ce prix à ma prudence.

Je ne le nîrai point, tu possèdes un bras
Qui peut avec succès servir dans les combats.
Mais suffit-il, Ajax, de n'être qu'intrépide ?
Ton aveugle bravoure a besoin qu'on la guide :
Et c'est à ma prudence à remplir ce devoir :
Car tu ne sais qu'agir, et moi, je sais prévoir.
Dans ta force brutale est toute tâ puissance ;
Et la mienne est, Ajax, dans mon intelligence.
Je sais prévoir, choisir le moment du combat :
Tu ne sais, toi, qu'agir et te battre en soldat.
Une aveugle fureur te pousse et te transporte.
Autant le général sur le soldat l'emporte,
Le pilote éclairé sur le simple rameur ;
Autant, Ajax, autant je te suis supérieur.
Ta force est dans ton bras: dans mon âme est la mienne;
Et cette force là vaut bien mieux que la tienne.

O vous, pour tant de jours, tant de nuits sans repos,
Pour tant de dévoûment, tant de divers travaux,
Pour dix ans tout entiers passés dans les alarmes,
Illustres chefs, d'Achille accordez-moi les armes.
Nos travaux sont finis. J'ai vaincu les destins.
Le superbe Ilion est presque dans nos mains.
Rien ne retarde plus notre juste entreprise :
*J'ai pris Troie, en faisant qu'elle pût être prise.
Par notre espoir commun, par ses murs ennemis,
Qu'à nos glaives vengeurs les destins ont promis,
Par le Palladium, cette sainte effigie,
Qu'au temple de Pallas naguère j'ai ravie,
De mes travaux, ô Grecs, veuillez vous souvenir.
Si ma tête ou mon bras peut encor vous servir,
S'il faut, pour accomplir la chute de Pergame,
S'il faut braver encor et le fer et la flamme,
Grecs, disposez de moi, commandez, j'obéis.
Ou, si vous me jugez indigne de ce prix,
Voici Pallas : qu'au moins elle en soit revêtue.

Il montre, en même temps, la fatale statue.

*Altaque, posse capi faciendo, Pergama cepi.

Voici un vers presque semblable à celui que je viens de citer dans la note précédente. Il n'a ni moins de précision, ni moins d'énergie que le premier.

A ces mots, il s'élève un murmure flatteur
Dans l'assemblée. Ulysse est proclamé vainqueur.
On vit, en cet instant, ce que peut l'éloquence ;
Et l'orateur obtint le prix de la vaillance.

MORT D'AJAX,

SON SANG CHANGÉ EN FLEUR.

Celui qui lutta, seul, contre Hector et les dieux,
Qui brava tant de fois et le fer et les feux,
Un guerrier invincible, Ajax par la colère
Est vaincu. Dévoré d'une douleur amère,

Il prend son glaive. "Au moins ce glaive est bien le mien :
Le viendra-t-il encor disputer, l'Ithacien ?...
Mourons, dit-il, mourons. Qu'aujourd'hui cette épée,
Qui du sang phrygien fut tant de fois trempée,
Le soit enfin du mien, et me sauve l'honneur ;
Et que d'Ajax, enfin, Ajax seul soit vainqueur."

Il dit : au même instant, enfoncé par la rage,
Le glaive meurtrier s'ouvre* enfin un passage
Dans ce sein jusqu'alors impénétrable au fer.
Ses défaillantes mains ne purent l'arracher.
Le sang le repoussa : de ce sang colorée,
La terre produisit une fleur empourprée,

* Dixit: et in pectus tum denique vulnera passum
Quà patuit ferro, lethalem condidit ensem.

Voici comment Mr. St. Ange a rendu ces deux vers :

Il dit : et ce héros, de lui-même homicide,
Enfonce son épée en son sein intrépide,
Ce sein que l'ennemi n'avait jamais blessé.

Ce dernier vers est loin de rendre la force de *tum denique vulnera passum*
Quà patuit ferro.

On sait qu'Ajax, n'était vulnérable que dans une partie de la poitrine que lui seul connaissait.

Fleur d'une tige verte éclose auparavant,
Et des regrets d'un dieu fragile monument,
Des regrets d'Apollon pour l'aimable Hyacinthe.
Au héros, à l'enfant sur la feuille est empreinte
Une lettre commune: et l'on voit au milieu
Et le nom du héros, et la plainte du dieu.

ODES D'HORACE.

LIVRE Ier.

ODE III.

Sic te diva potens Cypri.

AU VAISSEAU QUI PORTE VIRGILE.

Que l'aimable Cypris, la reine de Paphos,
Que l'astre protecteur des deux frères d'Hélène,
O nef de mon ami, te guident sur les flots!
Que le père des vents, qu'Eole les enchaîne.

Que le doux Iapyx, règne seul dans les airs.
Sain et sauf rends au port Virgile, je t'en prie.
Franchis heureusement les abimes des mers ;
Conserve, cher vaisseau, la moitié de ma vie.

Il dut avoir un cœur couvert d'un triple airain,
Celui qui, le premier, nautonnier intrépide,
Sur un fragile bois confia son destin
Aux flots capricieux de l'océan perfide,

Qui vit, sans s'effrayer, les fougueux aquilons
Combattre sur les mers avec le vent d'Afrique,
Les torrents de l'Hyade, et les horribles bonds
Du Notus, fier tyran de l'onde Adriatique.

Quelle mort eût-il craint celui qui, sans pâlir,
Vit les monstres nageans bondir sur les abîmes,
Entendit de la mer la voix au loin mugir,
Contempla des rochers les sourcilleuses cimes?

En vain un Dieu prudent a voulu que des flots,
Les gouffres menaçans divisassent la terre,
Si, cependant, on voit d'audacieux vaisseaux
Franchir impunément cette vaine barrière.

Foulant aux pieds ses lois, ses immortels décrets,
Des coupables humains l'infatigable race,
Hardie à tout tenter, par de nouveaux forfaits,
Signale, chaque jour, son inquiète audace.

Quand le fils de Japet, par un crime odieux,
Aux peuples apporta le feu que cet impie,
De sa main sacrilège osa ravir aux cieux,
Sur la terre apparut la triste maladie,

Au front pâle: avec elle accourut à l'instant
De tous les maux divers la cohorte livide;
Et la mort qui jadis cheminait lentement,
Désormais se hâta dans sa course homicide.

Dédale n'a pas craint de voyager dans l'air,
Appuyé sur une aile, aux mortels étrangère:
Et les Mânes ont vu les portes de l'enfer
Céder au bras puissant du vainqueur de Cerbère.

Rien ne peut effrayer l'audace des humains:
Ils osent attaquer le ciel, dans leur démence.
Jupiter tient toujours la foudre dans ses mains;
Nous ne laissons jamais reposer sa vengeance..

ODE IV.

A SEXTIUS.

Solvitur acris hyems.

Le doux zéphir que le printemps ramène,
A rendu leur cours aux ruisseaux:
La mer rappelle les vaisseaux;
Et les frimas n'attristent plus la plaine.
Le troupeau fuit, joyeux, du toit hospitalier,
Et l'actif laboureur déserte son foyer.

Déjà la reine de Cythère,
Conduisant sa riante cour,
Forme des chœurs sur la fougère.
Phœbé leur prête sa lumière.
Déjà les Grâces, tour à tour,
D'un pied léger frappent la terre.

Tandis qu'alimentant ses immenses fourneaux,
Vulcain du noir Cyclope anime les travaux
Dans sa caverne ardente.

. . . .

De parfums baignons nos cheveux:
Que le myrthe ou la fleur naissante
Ceigne aujourd'hui nos fronts joyeux.
Faisons à Faune un sacrifice,
A l'ombre d'un épais berceau:
Que ce dieu lui-même choisisse
Ou la brebis, ou le chevreau.

. . . .

La mort, dans ses arrêts équitable et sévère,
Toujours d'un pied égal frappe l'humble chaumière,
Et les tours superbes des rois.
Fortuné Sextius, notre courte carrière
Est soumise à ses dures lois.
Déjà l'on nous attend dans les demeures sombres.
Là, plus de gais propos excités par le vin:
Plus de jeux, plus de dés parmi les tristes ombres,
Pour nommer le roi du festin.

ODE V.

A PYRRHA.

* Quis multâ gracilis.

Dis-moi quel est ce jeune et trop crédule amant,
A la taille voluptueuse,
Dont le myrthe et la rose ornent le front charmant,
Et qui, sur ta couche amoureuse,
T'enlace d'un bras caressant?

Dis-moi pour qui, simple dans ta parure,
Tu sais si bien, ô coquette Pyrrha,
Nouer ta blonde chevelure?
L'infortuné! combien il maudira
Et tes sermens et ton parjure!

* Cette pièce est plutôt une imitation qu'une traduction exacte de l'ode d'Horace. Les connaisseurs s'en apercevront facilement.

Tandis que fasciné par ton regard menteur,
Avec transport il jouit de tes charmes,
Qu'il est loin de prévoir, hélas! combien de larmes,
Doit lui coûter un éclair de bonheur!

En savourant les caresses trompeuses
Dont tu l'enivres maintenant,
Il ne sait pas qu'il dort sur des mers orageuses,
Et que le naufrage l'attend.

Un cœur si faux avec cet air candide!...
Va, je suis pour jamais affranchi de tes fers.
J'en ai fait le serment, ô beauté trop perfide,
En déposant mon vêtement humide,
Dans le temple du dieu des mers.

AUTRE IMITATION

De la même Ode.

Pyrrha, dis-moi quel est ce tendre adolescent,
Aux cheveux parfumés, à la taille élégante,
Qui, couronné de fleurs, sur ta couche riante,
T'enlace d'un bras caressant?
Dis-moi, pour qui modeste et simple en ta parure,
Tu sais si bien, Pyrrha, nouer tes blonds cheveux?
Hélas! combien de fois, déplorant ton parjure,
Son cœur t'accusera d'avoir trahi ses feux!

Tandis qu'avec ivresse il jouit de tes charmes,
Que son crédule amour sourit à tes sermens,
Plus légers que les flots emportés par les vents,
Qu'il est loin de prévoir, hélas! combien de larmes,
Bientôt lui coûtera ce sourire menteur,
Lorsque reconnaissant tes caresses trompeuses,
Il verra les écueils de ces mers orageuses,
Qui devaient engloutir ses rêves de bonheur!

Un cœur si faux avec cet air candide!...
Va, je suis pour jamais affranchi de tes fers:
J'en ai fait le serment, ô beauté trop perfide,
En déposant mon vêtement humide
Dans le temple du dieu des mers.

ODE VI.

A AGRIPPA.

Sriberis Vario.

C'est au seul Varius, digne émule d'Homère,
Qu'il sied, noble Agrippa, de dire vos combats,
Vos glorieux succès sur l'onde et sur la terre,
En guidant la valeur de nos fougueux soldats.

Pour moi, je ne saurais, sur ma lyre débile,
Du roi d'Ithaque errant peindre les longs malheurs,
Les fiers ressentimens de l'implacable Achille,
La maison de Pélops, ses sanglantes horreurs.

* Non, Agrippa, mon luth n'est point assez sonore,
Pour chanter dignement vos exploits éclatans,
Et l'immortel César que la gloire décore.
De tels sujets sont trop au dessus de mes chants.

Qui peindra du dieu Mars l'armure étincelante,
Ou Mérion poudreux au milieu des combats,
Dans les champs phrygiens répandant l'épouvante,
Ou Diomède, aux dieux égalé par Pallas?

Je me borne à chanter sur ma lyre légère
Les folâtres amours, la gaîté des festins,
Et des jeunes beautés l'impuissante colère,
Pour punir d'un amant quelques tendres larcins.

VARIANTES.

* Non, il ne me sied point de chanter sur ma lyre
La gloire des héros, vos exploits éclatans,
La grandeur de César que l'univers admire:
J'en ternirais l'éclat par mes faibles accens.

ODE XII.

A CLIO.

Quem virum, aut heroa.

Pour qui donc aujourd'hui va résonner ta lyre,
O divine Clio? quel mortel, quel héros,
Quel dieu vas-tu chanter? Et quel nom va redire
La voix sonore des échos?

Feras-tu d'Hélicon retentir les ombrages,
Ou les divins sommets du Pinde toujours vert;
Ou du sacré vallon les aimables rivages,
Ou l'Hémus de glaces couvert?

C'est sur ce mont fameux que le chantre de Thrace,
Que l'amant d'Eurydice, à ses divins accens,
Vit les chênes en foule accourir sur sa trace,
Avides d'entendre ses chants.

Par sa divine mère instruit dans l'harmonie,
Il suspendait le cours des flots impétueux :
De ses touchans accords la puissante magie
Enchaînait les vents furieux.

Muse, chantons d'abord le dieu, père du monde,
Qui règle les saisons, qui gouverne à la fois
Les hommes et les dieux, qui tient la terre et l'onde
Soumises à ses sages lois.

Dans ce vaste univers, aux cieux ou sur la terre,
Il n'est rien qui l'égale, il n'est rien d'aussi grand.
Sa fille, cependant, après lui la première,
Minerve tient le second rang.

Je ne t'oublîrai point, ô Bacchus, dieu terrible,
Ni Diane, fatale aux monstres des forêts ;
Ni, toi, divin Phœbus, dont le bras infaillible
Lance d'inévitables traits.

Je veux chanter Alcide et les frères d'Hélène :
L'un, habile à dompter de rebelles coursiers,
L'autre, athlète intrépide, et toujours, dans l'arène,
Sûr de conquérir les lauriers.

Dès qu'aux yeux des nochers brille leur blanche étoile,
Les fougueux aquilons se taisent dans les airs.
Le ciel n'est plus alors obscurci d'aucun voile;
Le calme renait sur les mers.

Dirai-je Romulus, et son ardeur guerrière,
Son pieux successeur, ennemi des combats,
Les faisceaux de Tarquin, et ce Romain austère
Qu'immortalisa son trépas?

Muse, il faut qu'aujourd'hui ta voix reconnaissante
Célèbre dignement le noble Régulus,
Les Scaure, Paul-Emile, et sa mort éclatante,
Pour venger ses soldats vaincus.

Dépeins-nous Curius, et Fabrice; et Camille,
Leurs glorieux combats, leur noble intégrité:
Dis qu'ils durent tous trois l'éclat dont leur nom brille,
A la sévère pauvreté.

Marcellus, ton nom croît comme une jeune plante.
Et de Jules César l'astre apparaît aux cieux,
Comme on voit de Phœbé la lumière éclatante,
Briller parmi de moindres feux.

Créateur et gardien de tout ce qui respire,
C'est à toi de César à régler les destins.
Que ce héros, soumis à ton divin empire,
Sous toi, gouverne les humains.

Que du Parthe ennemi, dompté par sa vaillance,
Les projets odieux soient enfin confondus;
Que César triomphant étende sa puissance
Jusques aux rives de l'Indus.

Tandis que, sous tes lois, il régira la terre;
Pour venger les lieux saints souillés par les pervers,
Sur ton char redoutable, armé de ton tonnerre,
Tu feras retentir les airs.

ODE XV.

Nérée prédit à Pâris la ruine de Troie.

Pastor cùm traheret

Le berger, ravisseur d'une femme étrangère,
L'entraînait avec lui sur les flots écumeux,
Quand Nérée, enchaînant les vents tumultueux,
Fit entendre ces mots au perfide adultère :

" Celle que tu conduis, causera ton malheur :
" C'est en vain que tu fuis ; ta perte est assurée.
" Infâme ravisseur ! la Grèce conjurée,
" Bientôt te poursuivra de son courroux vengeur.

" Bientôt, redemandant ta criminelle amante,
" Elle viendra briser vos détestables nœuds.
" C'en est fait d'Ilion : regarde, malheureux,
" Vois au milieu des feux ta patrie expirante.

« Quels torrens de sueur vont baigner les coursiers !
« Que de pleurs, que de sang Ilion va répandre !
« Le trône de Priam sera réduit en cendre ;
« Et la mort frappera ses plus vaillans guerriers.

« Pallas s'arme. Vois-tu sur son front intrépide,
« Vois-tu déjà briller son casque étincelant ?
« Déjà son char s'élance : et, d'un bras menaçant,
« Elle fait retentir la redoutable égide.

« * Tresse tes blonds cheveux, favori de Cypris :
« Qu'un essaim de beautés te mendie un sourire :
« Enivre-les d'amour, aux doux sons de ta lyre ;
« Tu n'échapperas point aux glaives ennemis.

« Regarde, vois Nestor et le fils de Laërte :
« Vois Sthénélus habile à conduire des chars,
« Guerrier non moins habile aux jeux sanglans de Mars.
« Vois le fougueux Ajax, avide de ta perte.

VARIANTES.

* En vain fier de l'appui que Vénus t'a promis,
Tu règnes sur des cœurs faciles à séduire :
Malheureux ! que pourront les vains sons de ta lyre,
Contre les javelots et les dards ennemis.

" Tu le fuiras en vain, le jour du châtiment.
" Hélas! ces beaux cheveux, et ce front adultère,
" Par le bras d'un vainqueur traînés dans la poussière,
" Y laisseront empreint un sillon tout sanglant.

" Tiens, vois-tu s'élancer dans les champs du carnage,
" Teucer et Mérion, l'élite des guerriers ?
" Pour te joindre, tous deux bravent mille dangers.
" Bientôt tu sentiras ce que peut leur courage.

" Entends-tu ce héros qui t'appelle aux combats,
" Et dont la voix éclate, au loin, dans la mêlée ?
" C'est l'émule de Mars, c'est le fils de Tydée :
" Frémissant de courroux, il bondit sur tes pas.

" Mais toi, semblable au cerf qui, paissant dans la plaine,
" Soudain tremble, à l'aspect d'un lion en fureur,
" Tu t'enfuis, haletant, et pâle de frayeur :
" Sont-ce là les hauts faits promis à ton Hélène ?

" D'Eacide offensé les fiers ressentimens
" Retarderont d'abord la chute de Pergame ;
" Mais, dans les temps prescrits, dévorés par la flamme,
" Ses remparts crouleront jusqu'en leurs fondemens.

ODE XXIV.

A VIRGILE,

SUR LA MORT DE QUINTILIUS VARUS.

Quis desiderio.

Oh! qui pourrait tarir la source de nos pleurs,
Lorsque nous regrettons une tête aussi chère?
Aide-nous, Melpomène, à dire nos douleurs;
O muse, inspire-nous quelque chant funéraire.

O dieux! c'en est donc fait! hélas! Quintilius
Dort maintenant pressé par la nuit éternelle:
Des plus purs sentimens, des plus nobles vertus,
Qui nous rendra jamais un si parfait modèle?

Quand pourront l'équité, l'honneur, la vérité
Dans un si noble cœur retrouver un asile?
De tous les gens de bien il est mort regretté.
Nul plus que toi, surtout, ne le pleure, ô Virgile.

Mais à tes vains regrets les dieux resteront sourds.
Ne les fatigue point de plaintes indiscrètes ;
Il ne te rendront point l'ami que tu regrettes ;
Ils ne te l'avaient pas confié pour toujours.

Vainqueur d'Orphée, en vain ta puissante harmonie
Entraînerait les bois par ses touchans accords,
Ton luth ne pourrait point rappeler à la vie,
Une ombre, quand du Styx elle a touché les bords,

Quand du fils de Maïa la baguette fatale,
A l'infernal troupeau vient de la réunir.
Mais, en les supportant avec une âme égale,
On adoucit les maux qu'on ne saurait guérir.

ODE XXVI.

A SA MUSE.

Musis amicus.

Tant que les vierges du Permesse
Daignent jeter sur moi des regards bienveillans,
Je laisse s'envoler la crainte et la tristesse,
Sur l'aile rapide des vents.

Eh ! que m'importe la querelle
D'un lâche usurpateur fuyant de ses Etats?
Que m'importe quels rois sont craints dans ces climats
Qu'attriste une neige éternelle?

O toi, divine Pimpléïde,
Tresse pour Œlius avec tes jeunes sœurs,
Dans ces rians vallons qu'arrose une eau limpide,
Tresse des couronnes de fleurs.

Vous, sans qui ma lyre est muette,
Muses, pour Lamias il faut des chants nouveaux :
Dictez-moi de ces chants qu'autrefois, à Lesbos,
Enfantait l'immortel* poëte.

ODE XXX.

A VENUS.

O Venus, regina Cnidi.

Aimable reine de Cythère,
Quitte tes bords chéris de Cnide et de Paphos ;
Viens visiter ces lieux si beaux,
Où t'appellent les vœux et l'encens de Glycère.

La jeunesse sans toi, voit ses charmes flétris.
Que les Grâces, sans leur ceinture,
Que l'Amour, les Nymphes, Mercure,
Accompagnent tes pas, ô divine Cypris.

*Alcée, poëte lyrique, né à Mytilène, dans l'île de Lesbos.

ODE XXXII.

A SA LYRE.

Poscimus, si quid vacui.

Si, dans mes doux loisirs, sous d'aimables ombrages,
En mariant ma voix à tes accords touchans,
Lyre, j'ai quelquefois fait entendre des chants,
Dignes de vivre plusieurs âges,

Daigne m'en inspirer aujourd'hui de nouveaux,
Toi, qui chez les Romains, ô ma lyre chérie,
La première imitas la divine harmonie
Du noble chantre de Lesbos.

Qu'il vécût dans les camps, dans le fracas des armes;
Ou qu'ayant à la rive attaché ses vaisseaux,
Le poëte guerrier se livrât au repos,
Loin du tumulte et des alarmes,

Il chantait, tour à tour, les Muses et Bacchus,
La divine Cypris qu'accompagnent les Grâces,
L'enfant ailé toujours voltigeant sur ses traces,
Et les beaux yeux noirs de Lycus.

Lyre sacrée, ô toi, dont l'aimable harmonie
Embellit les banquets du souverain des dieux,
O gloire d'Apollon ! O luth mélodieux !
Sois le doux charme de ma vie.

ODE XXXVII.

A SES AMIS.

Nunc est bibendum.

Amis, c'est maintenant qu'il faut boire à pleins verres ;
C'est maintenant qu'il faut, dans des banquets joyeux,
Faire couler à flots ces vins délicieux,
Vieillis aux celliers de nos pères.

Que les temples des dieux de festons soient ornés :
Loin d'ici la tristesse amère !
Livrons-nous à la joie ; et, de fleurs couronnés,
D'un pied libre frappons la terre.

Ils ne sont plus, ces temps de discorde et de deuil,
Où, dans son délire frivole,
Une* étrangère, ivre d'orgueil,
De sa menace osait braver le capitole.

Avec son vil troupeau d'hommes abâtardis,
Cette ambitieuse princesse,
Dans son extravagante ivresse,
Voyait déjà l'empire à ses armes soumis.

Mais cette folle ivresse, et ses vaines fumées,
Bientôt dans le fond de son cœur,
A l'aspect de ses nefs par les feux consumées,
Se convertirent en terreur.

Tout à coup se brisa son arrogante audace,
Surtout, quand elle vit César victorieux,
Poussé par la vengeance, et volant sur sa trace,
Lui porter des fers odieux.

*Cléopâtre, reine d'Egypte.

Tel que sur un oiseau timide,
Le cruel vautour, fendant l'air,
S'élance d'une aile rapide :
Sur ses pas fugitifs, tel César fend les mers.

Mais, s'armant d'un noble courage,
Et recherchant alors un glorieux trépas,
Loin de fuir lâchement vers un lointain rivage,
Elle rentre dans ses Etats.

Alors, s'asseyant sur son trône,
Dont les débris bientôt doivent l'ensevelir,
Calme, elle fixe, sans pâlir,
Les glaives nus, la mort qui déjà l'environne.

Alors, défiant le Destin,
Cette reine altière, intrépide,
Au dard empoisonné d'un reptile livide
En souriant, offre son sein.

Femme héroïque, elle préfère
La mort la plus affreuse à l'affreux déshonneur,
De se voir attelée, en captive vulgaire,
Au char orgueilleux d'un vainqueur.

ODE IX.

A VALGIUS,

SUR LA MORT DE SON FILS.

Non semper imbres

Voit-on, cher Valgius, que la pluie en torrens
Inonde, chaque jour, les vallons et les plaines ?
Voit-on que, chaque jour, les furieux autans
Soulèvent, en grondant, les ondes caspiennes ?

Les champs sont-ils toujours hérissés de glaçons,
Et les arbres toujours dépouillés de feuillage ?
Enfin, dans tous les temps, les fougueux aquilons
Aux chênes du Gargan font-ils sentir leur rage ?

Mais toi, cher Valgius, tu pleures, chaque jour,
Mysté qu'un sort cruel ravit à ta tendresse.
La matinale Aurore, et Vénus, tour à tour,
Te retrouvent plongé dans ta sombre tristesse.

Quand il perdit son fils, le malheureux Nestor,
Passa-t-il dans les pleurs le reste de sa vie ?
Quand Troïle à ses sœurs fut ravi par le sort,
De regrets éternels vit-on sa mort suivie ?

Sèche donc, Valgius, des pleurs efféminés :
Chantons plutôt César, ses aigles glorieuses,
Le Niphate et le Tigre à ses lois enchaînés,
Et roulant aujourd'hui leurs eaux moins orgueilleuses,

Les Scythes refoulés vers leurs âpres climats ;
Des monts Arméniens les peuplades guerrières,
Contraintes maintenant de limiter leurs pas,
Aux lieux même où César a fixé leurs barrières.

ODE XI.

A QUINTUS HIRPINUS.

Quid bellicosus cantaber.

Quintus, ne nous occupons pas
Des projets du Scythe barbare,
Du Cantabre ami des combats,
Puisque la mer nous en sépare.
Crois-moi, vivons libres de soins.
A quoi bon prendre tant de peine
Pour une existence incertaine,
Et qui n'a que peu de besoins ?

L'aimable et folâtre jeunesse,
Hélas ! chaque jour, loin de nous,
Fuit devant l'aride vieillesse
Qui vient, de son souffle jaloux,

Desséchor la fleur passagère,
La tendre fleur de nos beaux jours,
Et dont le front triste et sévère
Chasse les jeux et les amours.

De Phœbé la douce lumière
N'a pas toujours le même éclat :
Et de la rose printanière
Un souffle flétrit l'incarnat.
Pourquoi nous fatiguer sans cesse
Par des projets extravagans,
Interdits à notre faiblesse ?
Sachons mieux jouir des instans ;
Usons des plaisirs de notre âge.
Etendons-nous sous cet ombrage,
Et parfumons nos cheveux blancs
De roses, de nard d'Assyrie :
Loin de nous la mélancolie.
Buvons pour égayer le temps.

Bacchus dissipe la tristesse.
Allons, enfans, que l'on s'empresse

De rafraîchir ce doux nectar,
Dans cette onde limpide et pure,
Dont j'entends d'ici le murmure;
Et que l'on aille, sans retard,
Appeler l'aimable Lydie,
Cette chanteuse si jolie,
Qui du luth joue avec tant d'art.
Courez, dites lui qu'elle vienne,
Avec sa lyre et ses chansons,
Ayant noué ses cheveux blonds,
Comme une jeune Laconienne.

ODE XII.

A MÉCÈNE.

Nolis longa feræ.

Ma lyre est inhabile à chanter, ô Mécène,
Les désastres affreux des cruels Numantins,
Le féroce Annibal, l'onde Sicilienne
Teinte, en plusieurs combats, du sang des Africains;

Le Centaure insolent, ses infâmes orgies,
Les fureurs du Lapithe, et ce héros fameux,
Alcide, le vainqueur de ces géans impies,
Qui portèrent l'effroi jusqu'au trône des dieux.

Mieux que moi vous direz, aux fastes de l'histoire,
Les immortels combats, les exploits de César,
Conduisant, le front ceint du laurier de la gloire,
Les monarques vaincus enchaînés à son char.

Moi, je veux chanter Licinie,
Et son sourire gracieux,
De sa voix la douce harmonie,
Le vif éclat de ses beaux yeux;
L'aimable chaîne qui vous lie,
Et fait le bonheur de tous deux.

Que j'aime à la voir, avec grâce
Figurant aux fêtes des dieux;
Des jeunes beautés qu'elle efface,
Embellir les chœurs et les jeux!

Pour tous les trésors de l'Asie,
Pourriez-vous, mortel trop heureux,

De la charmante Licinie
Echanger un seul des cheveux,
Lorsque sa bouche avec tendresse
Vous donne ces baisers si doux;
Ou lorsque, dans un feint courroux,
La trop aimable enchanteresse,
En boudant, repousse un baiser,
Puis, soudain prend avec adresse
Ce qu'elle a feint de refuser?

ODE XIII.

Contre un arbre qui faillit l'écraser par sa chute.

Ille et nefasto.

Opprobre du village, arbre que je déteste!
Un infâme brigand sans doute t'a planté,
Sous un astre fatal, et dans un jour funeste,
Pour être le fléau de sa postérité.

C'était un sacrilège, un vil enfant du crime ;
Oui, je n'en doute point, nocturne meurtrier,
Du sang d'un étranger, innocente victime,
Ce monstre avait souillé le toit hospitalier.

Oui, quand il te plaça dans mon champ, tronc perfide,
Qui menaçais mes jours ! son bras, encore teint
Des plus affreux poisons qu'enfante la Colchide,
De son père lui-même avait percé le sein.

Combien est faible, hélas ! l'humaine prévoyance !
Du Bosphore fuyant les écueils dangereux,
Le pilote africain, dans sa vaine prudence,
Pour mille autres périls se trouve ailleurs sans yeux.

Du Parthe, le Romain craint la flèche rapide :
Le Parthe, du Romain craint la force et les fers.
Mais la mort, en tout temps, de sa faux homicide,
A ravi, ravira tous les peuples divers.

Que je fus près de voir la redoutable rive,
L'inflexible Eacus, les champs Elysiens,
Et la triste Sapho, sur sa lyre plaintive,
Des filles de Lesbos déplorant les dédains !

Et toi, chantre guerrier, dont la voix mâle et fière,
Avec tant de vigueur peint sur ta lyre d'or,
Les durs maux de la mer, les durs maux de la guerre,
Et les maux de l'exil, hélas ! plus durs encor !

Autour d'eux se rassemble une foule empressée.
Les Mânes à leurs luths paraissent suspendus :
Ils s'enivrent surtout des fiers accens d'Alcée,
Dépeignant les combats et les tyrans vaincus.

On voit même, abaissant ses oreilles livides,
Le gardien du Ténare, à ces chants s'adoucir ;
Et sur le front hideux des pâles Euménides,
Les serpens attendris semblent se réjouir.

Orion que ravit cette douce harmonie,
S'arrête, en poursuivant les lions et les daims :
Le père de Pélops, Tantale même oublie,
Un instant, ses douleurs et ses affreux destins.

ODE XIV.

A POSTUME.

Sur la briéveté de la vie.

Eheu, fugaces.

Le temps que rien ne peut retarder dans sa fuite,
Nous amène, ô Postume, à pas précipités,
La livide vieillesse et ses infirmités,
Et l'indomptable mort qui chemine à sa suite.

Passagers ici bas, rapides voyageurs,
Que nous soyons, Postume, ignorés ou célèbres,
D'illustres potentats, ou d'obscurs laboureurs,
Nous sommes attendus sur ces rives funèbres,

Qui retiennent captifs Titye et Geryon.
Dussions-nous, chaque jour, immoler cent génisses,
Nous ne changerions point, par ces vains sacrifices,
Les immuables lois du terrible Pluton.

Vainement nous fuirons les batailles sanglantes,
La mer Adriatique et ces rochers affreux,
Où viennent se briser les vagues mugissantes,
Et des vents automnaux le souffle dangereux.

Postume, il nous faudra franchir le noir Cocyte,
Ses tortueux replis, ses croupissantes eaux ;
Du triste Danaüs voir la race proscrite,
Et Sisyphe contraint à d'éternels travaux.

Il te faudra quitter une douce patrie,
Ta riante demeure, une épouse chérie.
Fugitif possesseur, tes impuissans regrets,
Hélas ! n'obtiendront point qu'un jour tu leur survives.
De ces arbres charmans qu'aujourd'hui tu cultives,
Aucun ne te suivra que l'odieux Cyprès.

Dans de joyeux banquets tes héritiers prodigues,
Faisant couler à flots ces vins délicieux,
Qu'à serrer sous cent clés en vain tu te fatigues,
En teindront chaque jour tes marbres somptueux.

ODE XVI.

A GROSPHUS.

Otium divos rogat.

Quand Phœbé disparaît sous un épais nuage,
Et qu'aucun astre ami ne brille plus aux cieux,
Le nocher, sur les mers poursuivi par l'orage,
Appelle le repos : il le demande aux dieux.

Le Mède, enorgueilli de l'arc qui le décore,
Le Thrace belliqueux, au milieu des combats,
L'appellent : mais ce bien que chacun d'eux implore,
Le repos, pour de l'or, hélas ! ne se vend pas.

Non, les trésors des rois, les faisceaux consulaires,
Ne peuvent, ô Grosphus, bannir les noirs soucis,
Ni les troubles du cœur, ni les peines amères,
Ni les ennuis errans sous les riches lambris.

Heureux, heureux qui vit content, libre d'envie,
Sous l'humble toit qui fut par son père habité !
Si sa table n'est point d'un vain luxe enrichie,
Son sommeil n'est jamais par la crainte agité.

Nous n'obtenons des dieux qu'une courte carrière :
Pourquoi, nous tourmenter par d'immenses projets?
Pourquoi, sous d'autres cieux, chercher une autre terre?
On peut fuir sa patrie, on ne se fuit jamais.

Les chagrins, aussi prompts que l'aquilon rapide,
Qui chasse devant lui les nuages légers,
S'embarquent avec nous sur la plaine liquide,
Et nous suivent partout sur nos fougueux coursiers.

Si pour toi le présent est riant et prospère,
Va, n'interroge point un avenir douteux.
Par la gaîté, Grosphus, le chagrin se tempère.
Crois-moi, l'on n'est jamais parfaitement heureux.

Un précoce trépas ravit l'illustre Achille ;
Et sous le poids des ans Tithon fut écrasé.
Peut-être que le sort, à tes vœux indocile,
Demain m'accordera ce qu'il t'a refusé.

Pour toi, cent bœufs choisis mugissent dans la plaine,
Et chefs-d'œuvre de l'art, tes riches vêtemens,
Ont été deux fois teints de la pourpre africaine.
Pour toi, cent beaux coursiers bondissent, hennissans.

Moi, je vis satisfait d'un petit coin de terre,
Et des faibles talens dont le sort m'a doté.
Heureux avec mon luth, je me ris du vulgaire,
Et m'inquiète peu de sa malignité.

ODE XIX.

DITHYRAMBE.

Bacchum in remotis

La postérité doit m'en croire;
J'ai vu sur des rochers déserts,
J'ai vu les filles de Mémoire,
A qui Bacchus chantait des vers.

Les satyres et leurs compagnes
Accouraient du haut des montagnes,
Pour entendre ses doux accords.
Plein de ton souffle qui m'inspire,
Bacchus, je cède à mon délire ;
Je cède à mes divins transports.

O dieu du Thyrse redoutable !
Pardonne à ma témérité.
Mon âme, au trouble qui l'accable,
Reconnaît ta divinité.
Je vois la fougueuse Bacchante,
Je la vois, dans sa course errante,
Bondir sur les rocs sourcilleux ;
Je vois le miel sortant des chênes ;
Je vois de magiques fontaines,
D'où coule un vin délicieux.

Je veux chanter de ton * amante
La couronne qui brille aux cieux ;

* Ariane, fille de Minos et de Pasiphaé, fut épousée par Bacchus. Ce dieu lui fit présent d'une couronne d'or, qui fut mise au rang des astres.

Penthée,‡ et sa fin effrayante ;
Lycurgue † mourant furieux.
Il n'est rien que Bacchus ne dompte ;
Témoins et l'Hydaspe et l'Oronte.
Par toi, dans les antres obscurs,
La Ménade, sans nulle crainte,
Par toi se voit la tête ceinte
Des reptiles les plus impurs.

Quand les fiers enfans de la Terre,
Quand les Titans audacieux,
Tous conjurés contre ton père,
Vinrent l'assiéger dans les cieux,
Rhœcus, fier de sa taille immense,
Connut la peur en ta présence.
Pour repousser les assaillans,
D'un lion empruntant la forme,
Tu vis fuir ce géant énorme
Devant tes ongles menaçans.

‡ Penthée, roi de Thèbes, pour avoir méconnu la divinité de Bacchus, fut déchiré par les Bacchantes auxquelles se joignit Agavé, sa propre mère.

† Lycurgue, roi de Thrace, pour réprimer les excès auxquels ses sujets se livraient dans l'ivresse, fit arracher toutes les vignes. Bacchus, irrité, le rendit furieux ; et il se coupa toutes les extrémités.

Les jeux et la danse légère
Semblaient être tes seuls succès.
Mais alors tu prouvas qu'en guerre,
Tu savais briller comme en paix.
Quand tu descendis chez les ombres,
Le gardien des demeures sombres,
Devant toi perdant sa fureur,
Courba ses têtes menaçantes,
Et vint, de ses gueules béantes,
Lécher les pieds de son vainqueur.

ODE XX.

A MECENE.

Non usitatâ nec tenui.

Bientôt, sur une aile hardie,
M'élançant d'un vol orgueilleux,
Et foulant à mes pieds l'envie,
Je fuirai les terrestres lieux.

Je porte une double * couronne :
Mon nom que la gloire environne,
D'âge en âge sera vanté.
Qu'ai-je besoin de la naissance ?
Ennobli par ta bienveillance,
J'ai conquis l'immortalité.

Je prends une forme étrangère.
Bientôt, cygne mélodieux,
Porté sur une aile légère,
Je vais m'élever vers les cieux.
Je vais, plus rapide qu'Icare,
Franchissant la mer qui sépare
Les Perses des Gétuliens,
Faire entendre ma voix sonore,
Des rives du bruyant Bosphore,
Jusqu'aux champs hyperboréens.

Ces peuples, fiers de leur courage,
Qui du Rhône habitent les bords,
Le Dace, le Gelon sauvage
Applaudiront à mes accords.

* Il la porte, comme poëte lyrique, et comme poëte satyrique.

Les doctes fils de l'Ibérie
Admireront mon harmonie.
Point de pleurs : aucun chant de deuil
Ne doit alors se faire entendre.
Que l'on s'abstienne pour ma cendre
De ces vains honneurs du cercueil.

ODE I.

Odi profanum vulgus.

Loin d'ici, loin d'ici, le profane vulgaire!
Vous, jeunesse romaine, écoutez mes accens.
Interprète du Dieu que le Pinde révère,
C'est à vous que ma lyre offre ces nouveaux chants.

A l'empire des rois la terre est asservie:
Mais les rois, eux, le sont au souverain des dieux,
Au dieu qui des Titans brisa l'audace impie,
Qui, d'un clin-d'œil, ébranle et la terre et les cieux.

* L'un est enorgueilli de son domaine immense:
De l'*aure* † populaire esclave ambitieux,
Cet autre, au champ de Mars étalant sa naissance,
Y brigue les honneurs, au nom de ses aïeux.

VARIANTES.

* L'un est enorgueilli de son domaine immense:
L'autre, pour se frayer une voie aux honneurs,
Etale, au champ de Mars, l'orgueil de sa naissance:
Cet autre vante, lui, ses talens et ses mœurs.

Cette strophe est plus conforme au texte que l'autre.

† J'ai hasardé ce mot: je ne sais s'il est admis par l'usage. Je ne l'ai point

Celui-ci de cliens traîne une large foule.
Le Destin, cependant, sous ses égales lois,
Lui, courbe tous les fronts. L'urne fatale roule,
Pêle-mêle, les noms des pâtres et des rois.

*Le coupable qui voit un glaive sur sa tête,
Trouve fades les mets les plus délicieux.
Rien ne peut assoupir sa paupière inquiète ;
Ni les sons, ni les chants les plus mélodieux.

vu dans le dictionnaire de l'Académie. Mais on dit en latin, *aura popularis*. Virgile a dit, *nimium gaudens popularibus auris*. Pourquoi ne pourrait-on pas dire, en Français, l'*aure populaire?* Ce mot n'a pas moins de douceur que le mot *aura*, et en rendrait, ce me semble, fort exactement le sens. *Aura*, est le souffle du zéphir, ou le zéphir lui-même. Est-il rien de plus doux, pour ceux qui briguent les faveurs du peuple, que ce vent populaire, lorsqu'il souffle vers eux? c'est, en effet, le plus doux zéphir.

* Districtus ensis cui super impiâ
Cervice pendet, non siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem;
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent.

Mr. Lavau traduit ainsi:

Les mets les plus exquis, la lyre harmonieuse,
D'un paisible sommeil rendront-ils la douceur
Au coupable qui voit, sur sa tête odieuse,
D'un glaive suspendu briller le fer vengeur?

Le chant des oiseaux, *la lyre harmonieuse* peuvent bien, en effet, procurer un doux sommeil. Mais, *les mets les plus exquis*, ont-ils cette vertu? S'il en était

C'est sur les verts gazons, sous un aimable ombrage,
C'est dans les frais vallons qu'arrosent les ruisseaux,
C'est sous le chaume obscur, sous l'humble toit du sage,
Que le sommeil se plaît à verser ses pavots.

Le mortel affranchi d'ambition, d'envie,
Celui qui sait borner ses vœux aux vrais besoins,
Que lui fait le fracas d'une mer en furie ?
Dans une paix profonde, il vit exempt de soins.

Que lui fait d'Orion le sinistre présage ?
Qu'une grêle perfide écrase ses moissons ;
Qu'atteinte en même temps, détruite par l'orage,
Sa vigne à son espoir refuse aussi ses dons ;

ainsi, ce sont ceux qui mangent les meilleurs morceaux, c'est-à-dire les riches, qui dormiraient le mieux ; et c'est ce qu'Horace se serait bien gardé de dire. Il dit même le contraire dans la sixième strophe.

Pourra-t-il retrouver un sommeil agréable,
Peut-il de Philomèle aimer la douce voix,
Celui qui, même assis à la table des rois,
Voit un fer suspendu sur sa tête coupable ?

Cette strophe de Mr. Daru ne rend pas non plus le sens d'Horace qui dit tout simplement, en faisant allusion à Damoclès chez Denys, tyran de Syracuse : "que les mets les plus exquis n'auront aucune saveur pour le coupable qui voit un glaive suspendu sur sa tête, et que ni le chant des oiseaux, ni les sons de la lyre ne pourront lui rendre le sommeil."

Qu'un torrent destructeur élancé de la nue,
Ravage, en son verger, ses jeunes arbrisseaux:
Que l'été les dévore, ou que l'hiver les tue,
Il n'en jouit pas moins d'un tranquille repos.

Des gouffres où la mer régnait en souveraine,
Par l'opulent orgueil sont comblés à grands frais;
Et l'habitant des eaux se voit, dans son domaine,
Resserré, chaque jour, par d'immenses palais.

* Vains efforts ! Cependant, les soucis et les craintes
Suivent partout les pas de ces riches si fiers :
Ils en sentent partout les cruelles atteintes,
Emportés par un char, ou voguant sur les mers.

VARIANTES.

* Le riche fuit en vain les ennuis et les craintes.
S'embarque-t-il ? sur mer, il retrouve l'ennui.
Monte-t-il à cheval pour en fuir les atteintes ?
Cet ennemi cruel s'assied derrière lui.

Je citerai ici la strophe d'Horace :

.... Sed timor et minæ
Scandunt eòdem quò dominus ; neque
Decedit æratâ triremi, et
Post equitem sedet atra cura :

Mr. Daru l'a traduite ainsi :

L'ennui poursuit le riche. Où se réfugier ?

Si les riches parfums dont la Perse se vante,
Les marbres phrygiens, les vins les plus exquis,
Si les lambris dorés, si la pourpre éclatante,
Ne peuvent ni guérir, ni calmer les ennuis,

Sous les yeux de l'envie, ah ! pourquoi construirais-je
Un fastueux palais ? Pourquoi donc échanger,
Contre de vains trésors que le chagrin assiège,
Mon aimable vallon, mon bienheureux verger ?

Sur mer ? l'ennui l'atteint sur la plaine liquide.
Dans le fond des forêts ? le monstre plus rapide,
Monte, et vole avec lui sur le même coursier.

Voici comment Mr. Lavau l'a traduite.

Mais la crainte avec lui sur sa poupe dorée,
Les remords plus actifs vont se réfugier;
En vain voudrait-il fuir *la foule conjurée,*
Le chagrin monte en croupe et suit le cavalier.

Et Boileau, lui, a dit:

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

ODE III.

Justum et tenacem.

Sourd aux murmures factieux,
Aux vaines clameurs du vulgaire,
Et d'un despote impérieux
Bravant l'orgueil et la colère,
Le juste à la menace oppose les dédains,
Et reste inébranlable en ses nobles desseins.
Calme au milieu des mers où mugit la tempête,
Des vents et de la foudre affrontant la fureur,
Fort de sa conscience, il verrait sans frayeur,
L'univers fondre sur sa tête.

C'est par cet effort glorieux,
Que Pollux et le grand Alcide,
Tous deux d'un cœur noble, intrépide,
S'élevèrent jusques aux cieux :

Et c'est, en marchant sur leur trace,
Que César obtint des autels ;
Et mérita de prendre place
A la table des immortels.

Tel, dans son illustre carrière,
Bacchus dompta le tigre à son char enchaîné :
Tel, Romulus s'enfuit loin du Styx, entraîné
par les fiers coursiers de son père.

Alors, à l'aspect du héros,
Entrant dans l'enceinte éternelle,
Junon, d'une voix solennelle,
Au céleste conseil fit entendre ces mots :

" La détestable Troie est réduite en poussière.
" Pâris, ce lâche séducteur,
" Et cette coupable étrangère,
" Tous deux ont causé son malheur.
" A ma vengeance abandonnée,
" Déjà le puissant roi des cieux,
" A périr l'avait condamnée,
" Lorsque Laomédon osa tromper les dieux.

" De ce roi la race parjure
" N'a plus Hector pour défenseur.
" La Grèce a vengé son injure ;
" Et l'impudique ravisseur
" N'étale plus aux yeux d'une épouse adultère
" Sa fatale beauté, cause de tant de maux.
" A nos divisions, à cette horrible guerre,
" Doit succéder un long repos.

" En faveur du dieu Mars j'oublie
" Tous mes anciens ressentimens.
" Dès ce moment, le fils d'Ilie
" Doit être introduit dans nos rangs.
" Que des dieux l'auguste assemblée
" Lui soit ouverte désormais ;
" Et que, dans nos divins banquets,
" Sa place lui soit réservée.

" Pourvu que de la mer les gouffres mugissans
" Séparent Troie et l'Hespérie,
" Qu'exilés loin de leur patrie,
" Les Troyens soient, ailleurs, heureux et triomphans.

" Pourvu que de Priam et du lâche adultère
" La chèvre impunément insulte les tombeaux,
" Et que les plus vils animaux
" En fassent leur hideux repaire,
" Que Rome, j'y consens, porte au loin ses drapeaux,
" Depuis les colonnes d'Alcide,
" Jusqu'aux champs de la Thébaïde,
" Que le Nil baigne de ses eaux.

" Qu'au pied du divin Capitole
" Le Mède prosterné reconnaisse ses lois ;
" Et que le bruit de ses exploits
" Répande la terreur de l'un à l'autre pôle.
" Qu'elle foule à ses pieds ce métal dangereux
" Qu'en son sein la terre renferme,
" Et qui, chez les mortels, trop souvent est le germe
" Des forfaits les plus odieux.
" Que ses légions triomphantes,
" Etendent sa puissance aux bouts de l'univers,
" Depuis les régions brûlantes,
" Jusqu'aux climats glacés par d'éternels hivers.

" J'annonce cette gloire à la race d'Enée :
" Mais, pour mériter mes bienfaits,

" Et cette haute destinée,
" Qu'elle se garde bien, fière de ses succès,
" De jamais relever Pergame.
" Pergame renaîtrait sous un présage affreux...
" Moi, l'épouse et la sœur du souverain des dieux,
" Avec mes Grecs, encor, j'y porterais la flamme.

" On la reconstruirait en vain.
" Trois fois fût-elle reconstruite ;
" Trois fois, par Apollon ceinte d'un mur d'airain :
" Trois fois elle serait détruite
" Par les bras de mes Grecs vainqueurs,
" Cette Troie, objet de ma haine ;
" Et, trois fois, la veuve Troyenne,
" Captive, arroserait ses chaînes de ses pleurs."

Mais, où t'emporte un imprudent délire ?
Muse, où tend ce vol orgueilleux ?
Oses-tu bien, sur ta frivole lyre,
Répéter les discours des dieux ?

ODE V.

Cælo tonantem.

Si Jupiter, faisant retentir son tonnerre,
Semble un dieu tout puissant qui règne dans les cieux,
Des Parthes, des Bretons César victorieux,
Semble un dieu vivant sur la terre.

Hélas ! on a donc vu des soldats de Crassus,
Romains abâtardis, indignes de leurs pères,
Vivre, honteux époux de femmes étrangères,
Chez ceux qui les avaient vaincus !

Quelle injure au sénat ! un guerrier d'Appulie,
Des lois de son pays infâme déserteur,
Honteusement courbé sous un joug oppresseur,
A vieilli dans l'ignominie !

Les lâches ! oubliant les boucliers sacrés,
Rome, ses hauts destins, ses pompes triomphales,
Et les feux éternels nourris par les Vestales,
Au Mède ils se sont alliés !

Il semblait au sénat prédire cet outrage,
Celui* qui, s'indignant à de honteux traités,
Soutint que des captifs, loin d'être rachetés,
Devaient périr dans l'esclavage.

« J'ai vu, dit-il, j'ai vu l'insolent Africain,
« Insulter, dans Carthage, à nos armes vaincues.
« Dans ses temples j'ai vu nos aigles suspendues,
« A la honte du nom romain !

« Quel opprobre ! j'ai vu nos soldats, sans blessure,
« Dans ses murs odieux en esclaves traînés.
« Leurs lâches bras qu'avait fatigués une armure,
« Sur leurs dos étaient enchaînés.

« Carthage avec orgueil tient ses portes ouvertes :
« J'ai vu le laboureur enrichir de moissons,
« Ces plaines que jadis nos fières légions
« De ruines avaient couvertes.

« Le soldat qu'on rachète en a-t-il plus de cœur ?
« Racheter un captif, c'est payer l'infamie.
« La pourpre n'a jamais à la laine ternie
« Rendu sa première couleur.

* Régulus.

* "De même, la vertu qu'un seul forfait efface,
"Ne ressuscite point dans un cœur corrompu.
"Si la biche, en sortant du rets qu'elle a rompu,
"Fond sur la meute avec audace,

"Le lâche que l'on vit, les armes à la main,
"Tout pâle de frayeur, et tremblant pour sa vie,
"Tendre aux fers du vainqueur cette main avilie,
"Plus tard domptera l'Africain.

* Nec vera virtus, cùm semel excidit,
Curat reponi deterioribus.

Mr. Lavau a rendu ces deux vers par les quatre vers suivans:

Ainsi, de la vertu quand le souffle du crime
Une fois a flétri l'intacte pureté,
Croit-on que *son* amour renaisse ou se ranime
Dans un cœur dépravé, par le vice habité?

De la vertu quand le souffle du crime,

N'est pas, ce me semble, une inversion fort élégante. Ensuite, *croit-on que son amour, &c.*, est inintelligible. A quoi se rapporte son? à vertu, sans aucun doute. Mais la vertu n'a pas d'amour. On peut bien dire, *l'amour de la vertu;* mais on ne peut pas dire, en parlant de la vertu, *son amour.* On dira bien, *sa puissance, sa beauté, &c.*, parce que cette puissance, cette beauté sont à elle. Mais en est-il de même de *son amour?* Cet amour est-il le sien? Est-ce elle qui le ressent?

« A la mort, il a pu, préférant l'infamie,
« Pour conserver ses jours, perdre sa liberté !
« Tu t'élèves, Carthage, orgueilleuse cité !
« Par la honte de l'Italie. »

Se croyant descendu du rang des citoyens,
On dit que Régulus, l'œil fixé vers la terre,
Comprimant sa tendresse et d'époux et de père,
Resta froid aux transports des siens.

O modèle éclatant d'honneur et de courage !
Ayant à son avis rangé les sénateurs,
A travers ses amis et ses proches en pleurs,
Captif, il retourne à Carthage.

Cet illustre exilé, sourd à tous leurs sanglots,
De la foi des sermens héroïque victime,
S'arrachant de leurs bras, par un effort sublime,
Court se livrer à ses bourreaux.

On dirait, à le voir, que l'âme satisfaite,
Après avoir mis fin à d'ennuyeux procès,
A Vénafre ou Tarente, il va goûter la paix
Et les douceurs de la retraite.

ODE VI.

AUX ROMAINS.

Delicta majorum.

Les dieux sont en courroux : malgré votre innocence,
Vous paîrez les forfaits par vos aïeux commis,
Si vous ne relevez, pour fléchir leur vengeance,
Leurs autels renversés, leurs temples démolis.

La vertu vous a faits les maîtres de la terre ;
Mais, quand les dieux ont vu leur culte déserté,
D'affreux malheurs versés sur l'Hespérie entière,
L'ont punie aussitôt de son impiété.

Nos soldats, combattant au mépris des présages,
Par le Mède ont déjà deux fois été vaincus.
Notre or brille aux colliers de ces hordes sauvages,
Qu'armèrent contre nous Monèze et Pacorus.

Par nos séditions déchirée, affaiblie,
Rome fut près de voir ses remparts ruinés,
Sous les coups réunis des nefs d'Ethiopie,
Et du farouche Dace, aux dards empoisonnés.

Les saints nœuds de l'hymen, les droits de la nature,
Ont été violés dans ce siècle pervers :
Et soudain ont jailli de cette source impure,
Sur la patrie en deuil, mille fléaux divers.

Aux mouvemens lascifs des danses d'Ionie,
Une jeune Romaine apprend à se former.
Dès ses plus tendres ans, dans son âme flétrie,
D'incestueux amours commencent à germer.

Bientôt, vous la verrez, effrontée adultère,
Aux banquets d'un époux, lui chercher des rivaux,
Et leur distribuer, sans choix et sans mystère,
De criminels plaisirs, à l'éclat des flambeaux.

Pour de l'or, se vendant au libertin caprice
D'un pilote espagnol, ou d'un riche armateur,
Sous les yeux de l'époux, son lâche et vil complice,
Elle se lève, et suit le prodigue acheteur.

Ils ne descendaient point de cette impure race,
Les vainqueurs de Pyrrhus, ces austères Romains,
Qui du fier Annibal écrasèrent l'audace,
Et teignirent les mers du sang des Africains.

Samnites, c'est de vous, race mâle et guerrière,
C'est de vous qu'ils sortaient, ces rustiques soldats,
Qui savaient, tour à tour, dans la paix, dans la guerre,
Manier la charrue, et l'arme des combats.

Enfans, on les voyait, à l'ordre de leur mère,
Courir chercher du bois qu'ils portaient sur leur dos,
Quand Phœbus, dans les mers éteignant sa lumière,
Aux bœufs libres du joug ramenait le repos.

* Mais, hélas! est-il rien, ô temps, que tu n'altères?
Nous avons, en forfaits, surpassé nos aïeux.
Plus coupables encor que leurs coupables pères,
Nos fils auront des fils qui seront pires qu'eux.

* Damnosa quid non imminuit dies?

Mr. Lavau rend ainsi ce vers:

Mais que ne détruit pas du tems la faux tranchante?

Il me semble que ce n'est point là le sens du vers Latin. Horace parle ici du dépérissement des mœurs, amené par le temps; et il n'est nullement question de sa *faux tranchante.*

Mr. Daru l'a rendu par ce vers:

Mais est-il de vertu que le temps ne dévore.

Et c'est, il me semble, le véritable sens.

ODE IX.

DIALOGUE D'HORACE ET DE LYDIE.

Donec gratus eram.

HORACE.

Quand j'étais aimé de Lydie,
Avant que les baisers de l'heureux Calaïs,
De son sein infidèle eussent souillé les lys,
Mon bonheur des dieux même eût excité l'envie.

LYDIE.

Quand tu vivais, fidèle à ton serment,
Avant que Chloé fût préférée à Lydie;
Glorieuse de mon amant,
Je vivais plus heureuse, et plus fière qu'Ilie.

HORACE.

Je suis joint à Chloé par les plus doux liens.
Le charme de sa voix, le charme de sa lyre,
Exercent sur mon cœur le plus aimable empire.
Pour conserver ses jours, je donnerais les miens.

LYDIE.

A Calaïs je suis unie
Par le lien le plus charmant :
Pour conserver mon jeune amant,
Je donnerais deux fois ma vie.

HORACE.

Mais, si je revenais à mes premiers amours,
Si Chloé de mon cœur était pour toi bannie,
Si sous les lois de ma Lydie,
Je voulais rentrer pour toujours ?

LYDIE.

Calaïs est charmant : et tu n'es qu'un volage,
Plus inconstant cent fois que le Zéphir.
Mais je cède, avec toi de nouveau je m'engage ;
Avec toi seul, je veux vivre et mourir.

ODE XI.

A MERCURE ET A SA LYRE.

Mercuri, nam te.

Instruit par tes leçons touchantes,
Le docte Amphion, autrefois,
Vit les pierres obéissantes,
Venir se ranger à sa voix.
O fils de Maïa, je t'implore ;
Et toi, Lyre, aujourd'hui sonore,
Par tes sept tons mélodieux,
Seconde-moi, lyre chérie,
O toi, dont la douce harmonie
Enchante les rois et les dieux.

Et toi, qui fis tant de merveilles,
Mercure, fais que de Daphné
Mes accords charment les oreilles ;
Qu'ils touchent son cœur obstiné.

Comme une génisse sauvage,
Qui bondit dans le pâturage ;
De Vénus fuyant les plaisirs,
Et de l'hymen craignant la chaîne,
Je vois, sans cesse, l'inhumaine,
Fuir, insensible à mes soupirs.

Tu peux désarmer la furie
Des plus féroces animaux.
De ton chant la douce magie
Peut suspendre le cours des flots.
A tes accords, on vit les chênes,
Des monts descendre dans les plaines.
L'affreux gardien des sombres bords,
Ce monstre, aux têtes vénéneuses,
Qu'arment cent vipères hideuses,
Fut subjugué par tes accords.

Ixion lui-même et Titye,
Sourirent, malgré leur tourmens ;
Et de la Danaïde impie
L'urne tarit quelques instans.

Que Daphné, que cette insensible,
Connaisse le supplice horrible
Qu'endurent ces barbares sœurs ;
L'urne fatale et vengeresse,
D'où l'onde s'échappe sans cesse,
Pour éterniser leurs douleurs.

O crime atroce ! Les perfides,
Brisant les liens les plus doux,
Souillèrent leurs mains parricides
Du sang de leurs jeunes époux.
Digne des saints nœuds d'hyménée,
Et fidèle à la foi donnée,
Par un mensonge glorieux,
Une seule, trompant son père,
Mérita d'être à jamais chère
Aux cœurs sensibles et pieux.

" Lève-toi, lève-toi, dit-elle,
" O mon jeune époux, fuis ces lieux :
" Fuis, crains qu'une nuit éternelle,
" Tout à coup ne ferme tes yeux.

" Mes sœurs, hélas! plus inhumaines,
" Et plus féroces que les hyènes,
" Egorgent leurs jeunes époux.
" Loin de moi ce forfait horrible ;
" Je veux, plus tendre et plus sensible,
" Je veux t'arracher à leurs coups.

" Que, pour t'avoir sauvé la vie,
" Mon père me charge de fers ;
" Ou, qu'au fond de la Numidie,
" Il m'exile au delà des mers.
" Pour toi, je brave sa colère.
" Pars sous un augure prospère,
" Tandis que Vénus et la Nuit
" A ta fuite sont favorables :
" Et de nos amours déplorables,
" Sur ma tombe écris le récit."

ODE XXV.

A BACCHUS.

Quò me, Bacche, rapis.

Tout plein de ta divinité,
Bacchus, sous quels vastes ombrages,
Dans quelles retraites sauvages,
Par toi suis-je soudain loin du monde emporté ?

Je cède à ton divin empire...
Dans quels antres silencieux,
Vais-je donc chanter sur ma lyre
D'un illustre héros les destins glorieux ?

Quò me, Bacche, rapis tui
Plenum ? Quæ nemora, aut quos agor in specus,
Velox mente novâ ? Quibus
Antris egregii cæsaris audiar.

Mr. Lavau traduit ainsi :

Rempli de ta divinité,
O dieu du Thyrse redoutable !
Où suis-je aujourd'hui transporté ?
Quel mont, quel antre inhabitable,

Jamais nulle bouche mortelle
Ne célébra de nom plus grand.
Je chante César, triomphant,
Admis au rang des dieux dans l'enceinte éternelle.

Comme sur la cime d'un mont,
A son réveil, une Bacchante,
A l'aspect de l'Hèbre profond
Qui roule, sous ses pieds, son onde mugissante,

Tressaille : ses regards émus
Parcourent Rhodope et l'Ismare,
Foulés par le pied d'un barbare,
Et les épais frimas qui couronnent l'Hémus.

Va faire retentir les bois
Des nobles accens de ma voix ?
Je veux, puisque Bacchus m'inspire,
O prodige ! élever aux cieux,
Même admettre au conseil des dieux
L'invincible chef de l'empire.

Un mont, un antre inhabitable qui font retentir les bois des nobles accens d'une voix,

N'est pas quelque chose de très noble en poésie, ni même en prose.

Je veux, puisque Bacchus m'inspire, &c.

Il me semble que ce n'est point là le ton de l'inspiration, de l'enthousiasme dithyrambique. Ce serait, en effet, un véritable prodige que de tels vers immortalisassent le héros. Le traducteur lui-même semble le faire entendre.

De même, mon âme éperdue
Parcourt les bois silencieux,
Et gravit ces rocs sourcilleux,
Dont les altiers sommets se perdent dans la nue.

*Mes chants n'auront rien de mortel,
Dieu terrible, dieu des Bacchantes,
Que l'on voit, de leurs mains puissantes,
Déraciner des pins dont le front touche au ciel.

* O Naïadum potens
Baccharum que valentium
Proceras manibus vertere fraxinos!
Nil parvum, aut humili modo,
Nil mortale loquar. Dulce periculum est,
O Lenæe, sequi deum
Cingentem viridi tempora pampino.

Dieu de la Thyade intraitable
Dans ses transports impétueux,
Arrachant d'un bras indomptable
Le tronc des pins majestueux,
Mes chants ne seront point vulgaires,
Ou peu dignes de tes mystères.
Ton front de pampre couronné
Accroît et double mon courage;
Quel danger craindre, quel outrage?
Quand par toi l'on est entraîné.

Mes chants ne seront point vulgaires,
Ou peu dignes de tes mystères.

Ce dernier vers est une véritable cheville. Et puis le traducteur met du

Est-il un danger qui m'arrête,
Sur les pas du dieu révéré,
Du dieu qui couronne sa tête
Du laurier immortel et du pampre sacré ?

mystère, où il n'en faut pas.

De quelques remarques que je me suis permises sur certaines strophes de Mr. Lavau, je serais bien fâché que les lecteurs induisissent que mon intention a été de déprécier le mérite de sa traduction. Cette intention est bien loin de moi. Rien ne serait, d'ailleurs, plus inconvenant et plus ridicule de ma part. J'ai exprimé, dans ma préface, mon opinion sur le mérite de ce savant traducteur. Citer quelques strophes qui m'ont paru faibles, n'est pas déprécier tout l'ouvrage.

ODE XXX.

A MELPOMÈNE.

Exegi monumentum.

Muse, enorgueillis-toi : j'ai produit un ouvrage,
Plus durable cent fois que le marbre et l'airain.
Des siècles fugitifs, il bravera l'outrage :
Intact, il atteindra l'âge le plus lointain.

Orgueilleux monumens dont l'Egypte se vante,
Où dorment oubliés tant d'obscurs potentats !
Il vivra plus que vous. Dans leur rage impuissante,
Les élémens ligués ne le détruiront pas.

* Tant qu'avec le pontife on verra la Vestale,
S'avancer, en silence, aux pieds du roi des dieux,
Défiant le ciseau de la Parque fatale,
Mon nom, dans l'avenir, grandira, glorieux.

Dans ces agrestes lieux, dans ce pays aride,
Où Daunus de son règne établit le berceau,
Partout où retentit l'impétueux Aufide,
Il brillera, vainqueur de l'oubli du tombeau.

On dira que je fus d'une obscure origine;
Mais, qu'ensuite illustré par de nobles talens,
C'est moi qui, le premier, sur la lyre latine,
Du chantre de Lesbos imitai les accens.

VARIANTES.

* Tant que, sur les autels, la pieuse Vestale,
Au divin Capitole, entretiendra les feux,
‡ Défiant le ciseau de la parque fatale,
Mon nom, dans l'avenir, marchera glorieux.

‡ Non omnis moriar; multaque pars mei
Vitabit libitinam.

Ici, le poëte songe plus à l'immortalité de son nom qu'à l'immortalité de son âme. La meilleure partie de lui-même, du moins comme il paraît l'entendre ici, est l'immortalité que doit procurer à son nom le *monument qu'il a construit.*

Muse, que par tes soins ma couronne s'apprête.
C'est de toi que j'attends le prix de mes travaux :
Fille de l'Hélicon, par toi je suis poëte :
Viens donc ceindre mon front du laurier de Délos.

ODE II.

A JULES ANTOINE.

Pindarum quisquis.

Quiconque, dans son vol, prétend suivre Pindare,
Imprudent voyageur, s'aventure dans l'air
Sur une aile de cire, et, comme un autre Icare,
* Donnera son nom à la mer.

* Pindarum quisquis studet æmulari,
Jule, Ceratis ope Dædaleâ
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto.

Voici la strophe de Mr. Daru :

L'ambitieux rival qui veut suivre Pindare,
Sur une aile de cire est porté dans les airs,

Tel que, trop plein, un fleuve hors de son lit s'élance ;
Et roule, en mugissant, ses flots du haut d'un mont,
Tel Pindare jaillit, impétueux, immense,
D'un réservoir large et profond.

Il mérite à la fois tous les lauriers du Pinde,
Soit qu'à des tons nouveaux il module sa voix ;
Et que, pour célébrer le Dieu, vainqueur de l'Inde,
Son vers hardi marche sans lois.

Soit qu'il chante les dieux, et leur race guerrière,
Infligeant au Centaure un trépas mérité ;
Et les feux dévorans que l'horrible chimère
Lançait de son souffle empesté.

Et va donner son nom, comme un nouvel Icare,
A l'*abyme* des mers.

Voici celle de Mr. Lavau :

Quiconque dans son vol veut égaler Pindare,
Sur des ailes de cire, orgueilleux fend les airs,
Et donnera son nom, comme jadis Icare,
Aux vastes abymes des mers.

Je hazarderai ici une remarque qui, peut-être, paraîtra assez futile à bien des lecteurs. Il me semble que ce n'est ni à l'*abyme*, ni aux *vastes abymes des mers* qu'Icare, par sa chute, a donné son nom, mais à la mer elle-même. On peut fort bien, sans doute, dire : les *ondes Icariennes*, et même les *abymes Icariens*, de même qu'on dit *la mer Icarienne*. Mais il ne s'en suit pas que ces

A-t-il à célébrer la palme qui, dans Pise,
Des athlètes vainqueurs ceint le front glorieux?
Mieux que cent monumens il les immortalise:
Il les place parmi les dieux.

S'il plaint un tendre amant qu'au printems de son âge,
A son amante en pleurs le Destin a ravi,
Il porte jusqu'au ciel ses vertus, son courage,
Et sauve son nom de l'oubli.

Le Cygne de Dircé, dans sa course rapide,
S'élance vers la nue, aussi prompt que l'éclair;
Et reste suspendu sur son aile solide,
Dans les hauts espaces de l'air.

ondes, ces abymes tiennent directement ce nom de la chute d'Icare: ils le tiennent de la mer dont ils font partie, et dans laquelle est tombé Icare. Il n'est donc pas exact de dire, même en poésie, qu'*Icare a donné son nom à l'abyme des mers*. D'ailleurs, l'*abyme des mers*, dans le vers de Mr. Daru et dans celui de Mr. Lavau, ressemble trop à une *cheville*.

Peut-être quelques lecteurs, un peu soupçonneux, remarqueront-ils qu'il existe une grande ressemblance entre les trois différentes strophes, celle de Mr. Daru, celle de Mr. Lavau, et la mienne. Peut-être croiront-ils flairer là une odeur de plagiat. Mais les vrais connaisseurs penseront bien différemment. Ils s'apercevront de suite qu'il y a dans la strophe latine quatre mots qui sont, en quelques sorte, les quatre jalons de la strophe française: Le premier, *Pindarum;* le second, *Dædaleâ;* le troisième. *pennis;* et le quatrième, *ponto,* qui offrent de suite au traducteur les quatre rimes suivantes: *Pindare, Icare, air, mer.*

Mais, de même qu'on voit l'abeille diligente
De l'humide Tibur raser les humbles bords,
Et, par un long travail, sucer la fleur naissante
Pour en composer ses trésors :

Telle, dans son essor, ma muse peu hardie,
Tremblerait de tenter un vol ambitieux ;
Et ne peut enfanter la moindre poésie,
Sans des efforts laborieux.

C'est à toi de chanter un héros, notre idole,
Auguste, le front ceint de l'immortel laurier,
Conduisant, en triomphe, au divin Capitole,
Le fier Sicambre prisonnier.

César nous vient des dieux : dans leur munificence,
Ils ne pourraient nous faire un plus précieux don,
Quand ils ramèneraient cette heureuse innocence
Du vieil âge en vertus fécond.

Tu diras nos transports et les publiques fêtes,
Au retour de César, brillant de mille exploits ;
Les voix de la Discorde, en ce grand jour muettes,
Dans le temple sacré des lois.

Ma voix secondera les accords de ta lyre ;
Et si je suis alors, digne d'être entendu,
O, beau jour, m'écrîrai-je, ô jour cher à l'empire !
Par toi César nous est rendu.

Du triomphe en voyant les pompes éclatantes,
Nous le salûrons tous par un chant solennel ;
Et, dans des flots d'encens, nos voix reconnaissantes
S'élèveront jusques au ciel.

Par toi, dix fiers taureaux, dix génisses choisies
Seront sacrifiés sur les autels des dieux.
Le sang d'un de leurs fils qui croît dans nos prairies,
Devra m'acquitter envers eux.

Un éclat jaunissant peint sa croupe légère :
Une teinte de neige orne son front brillant ;
De Phœbé ramenant sa troisième lumière,
Sa corne imite le croissant.

ODE III.

A MELPOMÈNE.

Quem tu, Melpomene.

*

Celui qu'à sa naissance, aimable Melpomène,
Tu daignes accueillir avec un doux souris,
Comme athlète jamais ne viendra dans l'arène,
Du ceste disputer le prix.

On ne le verra point, écuyer intrépide,
Guidant ses fiers coursiers d'un bras audacieux,
Lancer avec orgueil son char victorieux
Dans les nobles champs de l'Elide.

* Scaliger, dans un éloge qu'il fait des odes d'Horace, s'exprime ainsi: "Parmi ses odes, j'en ai remarqué deux: l'une est la troisième du quatrième "livre, et l'autre, la neuvième du troisième. Je ne pense pas que l'ambroisie même ou le nectar soient plus doux. J'aimerais mieux avoir composé "deux odes semblables, que de posséder le royaume d'Arragon."

Peut-être que quelques lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici la tra-

On ne le verra point, fendant les larges flots
D'un peuple de guerriers dont il sera l'idole,
Vainqueur des rois, orné du laurier des héros,
Monter au sacré Capitole.

Poëte, il chantera Tibur, ses frais vergers,
De ses rians bosquets l'épaisse chevelure ;
Et ses vers inspirés par l'aimable nature,
Lui vaudront de plus doux lauriers.

duction de cette ode, (la première dont parle Scaliger) par Mrs. Daru et Lavau. Ils seront à même de comparer.

Voici celle de Mr. Daru:

A MELPOMENE.

Celui que tu vis naître avec un œil propice,
N'ira point, Melpomène, au milieu de la lice,
Conquérir des lauriers ;
On ne le verra point, guidant un char rapide,
Ramener en vainqueur des plaines de l'Elide
Ses dociles coursiers.

Mars ne le verra point monter au Capitole,
Après avoir puni la menace frivole
Des rois présomptueux :
Mais plutôt de Tibur, cherchant les doux ombrages,
Il fera retentir ses aimables rivages,
De chants mélodieux.

Rome, parmi les chœurs des fils de l'harmonie,
Rome a marqué ma place, et déjà de l'envie
Je méprise les coups.
Aux muets habitans de l'empire liquide
Tu peux donner du cygne, aimable Piéride,
Les accens les plus doux.

Les divins nourrissons des filles du Parnasse
Daignent m'associer à leurs brillans concerts :
Et, dans leurs doctes cœurs, Rome, en marquant ma place,
Daigne rendre hommage à mes vers.

O Muse, c'est par toi que, vainqueur de l'envie,
Mon luth harmonieux trouva des tons nouveaux.
Du Cygne tu pourrais donner la mélodie
Aux muets habitans des eaux.

Tu daignes accorder ma lyre enchanteresse,
Et je vois sur mes pas la foule qui se presse,
Pour contempler mes traits.
Le premier des Latins je maniai la lyre :
Si je vis pour la gloire, et si Rome m'admire,
Ce sont là tes bienfaits.

Traduction de Mr. Lavau.

Melpomène, celui qu'au jour de sa naissance,
D'un propice regard tu favoriseras,
Des isthmiques combats,
N'ira point recueillir l'illustre récompense,
Ou de fougueux coursiers pressant la noble ardeur,
Parcourir sur son char l'Achaïe en vainqueur.

On ne le verra point, ébloui de sa gloire,
Monter au Capitole, après avoir dompté
L'impuissante fierté
De vingt rois dont les fers attestent sa victoire ;
Des rives de Tibur l'ombrage gracieux
Inspirera plutôt ses chants harmonieux.

C'est par toi que je plais, par toi que je respire :
Si mon nom est vanté par la publique voix,
C'est grâce à tes faveurs, à toi seule je dois
Les nobles succès de ma lyre.

Rome, de l'univers maîtresse fortunée,
Au rang des favoris du Dieu de l'Hélicon,
Daigne inscrire mon nom.
L'envie est contre moi déjà moins acharnée :
Je le dois, Piéride, à tes rares faveurs ;
Tu règles de mon luth les accords enchanteurs.

Du cygne tu pourrais donner la voix sonore
Aux muets habitans de l'empire des mers :
Si l'on chérit mes vers,
Ma lyre, mon génie, et si Rome m'honore,
Si je respire, enfin, ô muse ! si je plais,
Ce sont là de tes grands et signalés bienfaits.

Après avoir lu les trois différentes traductions de cette ode, tant vantée par Scaliger, beaucoup de lecteurs trouveront, sans doute, bien exagéré l'éloge qu'en fait ce savant critique ; mais ceux qui la liront dans l'original, seront forcés de convenir, que cette ode qui, du reste, n'est pas la plus belle d'Horace, est néanmoins remplie de grâce, d'élégance et de fraîcheur.

ODE V.

A AUGUSTE.

Divis orte bonis.

César, c'est trop long-temps déplorer ton absence.
O divin protecteur des fils de Romulus,
Reviens : cède au plus tôt à notre impatience.
Qu'avec toi ses beaux jours à Rome soient rendus!

Reviens, ramène-nous la joie et la lumière.
Ton aspect est pour nous l'aspect du doux printemps.
Le jour coule, avec toi, plus riant, plus prospère ;
Les rayons du soleil semblent plus éclatans.

Comme une tendre mère, hélas ! sans cesse appelle,
Redemande sans cesse un fils que, trop long-temps,
Le jaloux aquilon, de son souffle infidèle,
Loin d'elle tient captif sur les flots écumans :

Dans sa cruelle attente, inquiète, pensive,
De son fils cette mère accusant le retard,
D'un œil triste, sans cesse, interroge la rive ;
Telle, Rome aujourd'hui redemande César.

Nos bœufs, en sûreté, paissant dans les prairies,
Sur les flots écumeux nos nefs voguant en paix,
Des trésors de Cérès nos plaines enrichies,
O César, de ton règne attestent les bienfaits.

Le souffle corrupteur de l'infâme adultère
N'ose plus de l'hymen profaner les liens :
Dans les traits de ses fils, aujourd'hui, chaque père,
Avec un juste orgueil, peut contempler les siens.

L'innocence n'a plus à redouter l'injure.
Par les mœurs, par les lois, le crime enfin proscrit,
N'ose plus maintenant lever sa tête impure :
S'il se montre, de près le châtiment le suit.

Qui pourrait, sous ton règne, ô dieu de la patrie,
Craindre le Scythe errant ou le Parthe inhumain ?
Les enfans belliqueux de la fière Ibérie,
Ou les vaines fureurs du féroce Germain ?

Sur les rians coteaux on passe la journée ;
Et la vigne, partout, s'y marie aux ormeaux.
Le soir, quand du repos vient l'heure fortunée,
Chacun bénit César, en quittant les travaux.

Dans d'aimables festins où la gaîté préside,
O bon prince, ton nom se mêle aux noms des dieux.
Telle, on vit de Castor et du divin Alcide
La Grèce célébrer les travaux glorieux.

Nous disons tous, à jeun, au lever de l'Aurore :
"O César, fais long-temps le bonheur des Romains."
Dans nos libations, nous le disons encore,
Quand les feux du soleil dans les mers sont éteints.

ODE XIV.

A AUGUSTE.

Quæ cura patrum

Par quels publics honneurs, quels titres éclatans,
Les Romains pourront-ils consacrer ta mémoire ?
Quels marbres immortels, quels dignes monumens,
Diront à l'avenir tes vertus et ta gloire ?

César, ô le plus grand des princes et des rois,
Qu'en son immense cours l'astre du jour éclaire !
Le Germain, si long-temps indocile à tes lois,
A, sous ton joug, enfin courbé sa tête altière.

Plus d'une fois Drusus, avec tes légions,
A vaincu le génaune et les Brennes terribles.
Des Alpes franchissant les effroyables monts,
Ils l'ont vu renverser leurs forts inaccessibles.

Et bientôt Claudius, de gloire ambitieux,
Dans un sanglant combat signala son courage.
Instruit par tes leçons, ce prince belliqueux,
Rompit les escadrons du Rhétien sauvage.

Il fallait voir, alors, par quels terribles coups
Ce guerrier écrasait cette masse de braves,
Ces hommes indomptés, tous de leurs droits jaloux,
Et tous prêts à mourir plutôt que d'être esclaves.

Tel que l'Auster fougueux s'élance sur les flots,
Quand les filles * d'Atlas déchirent le nuage ;
Tel, à travers les feux, l'intrépide héros
Pousse son fier coursier dans les champs du carnage.

Quand, franchissant ses bords, l'Aufide furieux
Dans les champs de Daunus apporte le ravage,
Il roule, en mugissant, ses flots impétueux,
Et par d'affreux dégâts signale son passage :

Tel bondit Claudius. Sous ses coups foudroyans,
Leurs phalanges de fer roulent dans la poussière.
Victorieux sans perte, il moissonne leurs rangs,
Et de monceaux de morts, au loin, couvre la terre.

* Les Pléiades.

Et comment n'eût-il pas été victorieux,
Quand tu lui fournissais, dans ces luttes terribles,
Tes soldats, tes conseils, ta fortune, et tes dieux
Qui protègent partout tes aigles invincibles ?

Trois lustres aujourd'hui viennent de s'accomplir,
Depuis qu'Alexandrie, à tes pieds suppliante,
Vaincue et désarmée, en tremblant, vint t'ouvrir
Ses ports et ses palais où régnait l'épouvante.

Pour couronner, enfin, tant d'illustres travaux,
La fortune, toujours soigneuse de ta gloire,
En ce jour solennel, sous tes heureux drapeaux,
Vient encore, ô César, de fixer la victoire.

C'est de toi, qu'aujourd'hui reine de l'univers,
Rome tient son bonheur, sa gloire et sa puissance.
Le Cantabre dompté, le Scythe dans tes fers.
Admirent tes exploits et ta haute vaillance.

Le Danube, le Nil qui s'échappe des monts,
Le Tigre, et cette mer, en monstres si féconde,
Qui mugit, et se brise aux rivages Bretons,
Sous ton empire voit, enfin, couler son onde.

Le dur Ibérien, l'intrépide Gaulois,
Le féroce Sicambre, altéré de carnage,
Cessent d'être aujourd'hui rebelles à tes lois,
Et viennent, désarmés, César, te rendre hommage.

ODE VII.

AU PEUPLE ROMAIN.

Quò, quò scelesti.

Où courez-vous, cruels ? Quelle soif sanguinaire
Arme encore aujourd'hui vos criminelles mains ?
Pourquoi ces glaives nus ? Quoi ! le sang des Romains
N'a-t-il donc point assez rougi l'onde et la terre ?

Et ce sang, coula-t-il pour punir la fierté,
Pour briser les remparts odieux de Carthage ?
Fut-il versé, ce sang, pour venger quelque outrage,
Ou pour donner des fers au Breton indompté ?

Malheureux ! vous servez, dans votre rage impie,
Du Parthe et du Breton les vœux les plus ardens.
Ils voudraient, par les mains de ses propres enfans,
Dans un vaste tombeau voir Rome ensevelie.

Les loups font-ils ainsi sentir leur rage aux loups ?
Est-ce un destin fatal, Romains, qui vous entraîne ?
Est-ce quelque forfait dont vous portez la peine ?
Etes-vous poursuivis par les dieux en courroux ?

Répondez, répondez. Ils gardent le silence :
Sur leurs fronts est empreinte une affreuse pâleur :
Ils restent interdits, et frappés de terreur.
Le remords pèse donc sur votre conscience ?

Vous subissez, Romains, la vengeance des dieux.
Oui, depuis que Rémus égorgé par son frère,
De son sang innocent a souillé cette terre,
Le poids de ce forfait pèse sur ses neveux.

ODE XIII.

A SES AMIS.

Horrida tempestas.

Le ciel est obscurci de nuages épais.
La terre n'offre à l'œil que frimas et que glace.
Par d'affreux sifflemens l'Aquilon de la Thrace
Fait retentir, au loin, les mers et les forêts.

Tandis qu'en nous fleurit encore la jeunesse,
D'un si propice jour profitons, mes amis.
Bannissons loin de nous les chagrins, les soucis
Dont s'obscurcit le front de la triste vieillesse.

Que l'on apporte ici ce vin délicieux
Scellé, sous Torquatus, le jour de ma naissance.
Ne songeons qu'au plaisir : buvons à l'espérance
D'être rendus bientôt à des jours plus heureux.

Parfumons-nous de nard : dans une aimable ivresse,
Au milieu des accords du luth mélodieux,
Oublions, croyez-moi, l'importune tristesse.
Profitons, mes amis, du conseil précieux
Que donnait le Centaure au fils d'une déesse :

" Noble fils de Thétis, invincible héros,
" Aux champs d'Assaracus l'ordre des dieux t'appelle :
" Le Destin te prépare une gloire immortelle,
" Aux lieux que le froid Xanthe arrose de ses eaux.

" Mais l'inflexible loi de la Parque sévère,
" O mon cher nourrisson, s'oppose à ton retour.
" Hélas ! dans son palais, jamais ta tendre mère
" Ne reverra le fils, si cher à son amour.

" Ainsi, quand tu seras sur la terre ennemie,
" Que l'aimable gaîté, que le chant, les bons vins,
" Les doux sons de la lyre embellissent ta vie,
" Et loin de toi, mon fils, fassent fuir les chagrins."

LIVRE I.

SATIRE IX.

LE FACHEUX.

Ibam fortè viâ.

Je cheminais, un jour, à mes penchans fidèle,
Rêvant profondément à quelque bagatelle,
Lorsqu'un certain fâcheux dont j'ai perdu le nom,
Accourt, et de ma main s'emparant sans façon,
M'arrête brusquement, au milieu de la rue.
"Ah! vous voilà, mon cher! Bonjour, je vous salue :
"Comment va la santé?"—"Mais, j'en suis satisfait;
Et désire pour vous que tout aille à souhait."
Comme à suivre mes pas mon homme se dispose :
"Puis-je vous être bon, lui dis-je, à quelque chose?
"—Je veux m'entretenir avec vous un moment;
"Vous trouverez en moi, je m'en flatte, un savant.

"—J'en suis bien aise." Et, pour esquiver sa poursuite,
Je m'arrête un instant, puis je me précipite.
Je dis à mon valet je ne sais quoi, tout bas.
Vains efforts ! mon fâcheux est collé sur mes pas.
J'enrage... ô Bollanus. en pareille détresse,
Que je voudrais avoir ta brutale rudesse,
Et savoir, comme toi, mettre en fuite les gens !

Cependant, mon bavard vante Rome et les champs.
C'est un feu bien nourri de cent propos frivoles.
Moi, je reste muet à ce flux de paroles.
"Je commence, dit-il, à vous importuner ;
"Je le vois ; mais en vain vous voulez m'échapper.
"Je vous suivrai partout, dussé-je en perdre haleine."
"—Vous avez tort. Pourquoi vous donner tant de peine?
"Je m'en vais voir quelqu'un qui vous est étranger :
"C'est fort loin ; ce serait par trop vous déranger."
"—Je vous suivrai, vous dis-je, et vous avez beau faire.
"J'ai le jarret solide, et je suis sans affaire."
Alors tel qu'un baudet, pliant sous son fardeau,
Je tiens l'oreille basse, et maudis mon bourreau.

"Si je me connais bien, dit avec suffisance,
"Mon bavard, vous serez charmé de ma science,

"Et parmi vos amis j'aurai le premier rang :
"Virgile et Varius, certes, ont du talent.
"Mais je les vaux au moins, moi ! j'ai plus d'un mérite :
"Je fais beaucoup de vers, et je les fais très vite.
"Terpsichore, elle-même, à ma danse applaudit ;
"Et je chante... *Hermogène en sèche de dépit."

Je l'interromps alors : "Homme extraordinaire,
"Avez-vous des parens, une sœur, une mère
"Qui tiennent à vos jours, qui de vous soient chéris ?"
"—Je n'en ai plus : ils sont tous morts, ensevelis.

Qu'ils sont heureux, me dis-je, hélas ! moi, seul, je reste,
Pour être assassiné par toi, maudite peste !
Va, ne m'épargne point, achève-moi, bourreau !
Voici l'instant fatal prédit à mon berceau.
"Cet enfant, dit un jour une vieille sorcière,
"Est né pour parcourir une longue carrière :
"Il ne périra point d'une fièvre en frisson,
"N'a rien à redouter du fer, ni du poison ;
"Il peut braver aussi la toux, l'hydropisie,
"La goutte, la gravelle, et la paralysie.
"La mort ne l'attend point sous les drapeaux de Mars ;
"Mais qu'il craigne, avant tout, qu'il craigne les bavards.

* Célèbre chanteur à Rome.

Alors, nous étions près du palais de justice :
C'était l'heure où le juge est en plein exercice.
Mon fâcheux s'y trouvait cité pour un procès :
Faute de comparaître, il payait tous les frais.
"Entrons ici, mon cher, vous m'y serez utile."
"—Qui ? Moi, je n'entends rien en matière civile :
"Et sur mes pieds je puis à peine me tenir."
"—Ah ! n'importe, avec moi, de grâce, il faut venir."
"—Veuillez m'en dispenser , d'ailleurs le temps me presse :
"Je cours où vous savez. Adieu donc,, je vous laisse."
"—Voilà qui me désole, et semble un fait exprès.
"Qui donc dois-je quitter de vous ou du procès ?
"—Moi, je vous en conjure."—"Oh! non, quoiqu'il arrive,
"Tout bien pesé, je sens qu'il faut que je vous suive."

Là dessus, mon bourreau se met à cheminer.
Contre plus fort que soi que sert-il de lutter ?
Je cède, et sur ses pas, en triomphe il m'entraîne ;
"Causons un peu, dit-il, parlez-moi de Mécène.
"Comment vous traite-t-il ?"—"C'est un homme éclairé ;
"Il admet peu de monde à son intimité."
"—Vous avez, vous, trouvé le moyen de lui plaire :
"Je vous fais compliment de votre savoir faire.

"Mais il vous faudrait là quelque adroit confident;
"Et je connais quelqu'un qui, fort habilement,
"Certes, pourrait sous vous, jouer le second rôle,
"Vous donner, au besoin, un puissant coup d'épaule;
"Et ce quelqu'un, c'est moi. Je suis insinuant:
"Introduisez-moi là: que je meure, à l'instant,
"Si dans huit jours, au plus, tout n'y change de face;
"Et si vous n'y montez à la première place.
"—Que vous êtes, Monsieur, dans une étrange erreur!
"Là, règnent l'équité, la vertu, la candeur.
"En richesse, en talent qu'un autre me surpasse;
"Je n'ai point, pour cela, peur qu'il ne m'y déplace.
"—Que dites-vous, mon cher? C'est presque fabuleux.
"—Pourtant rien n'est plus vrai."—"Que je serais heureux
"De pouvoir prendre pied dans un si noble asile!"
"—Veuillez-le seulement, et la chose est facile;
"Avec votre talent, vous devez triompher.
"Mais il faut, pour cela, le pouvoir approcher."
"—Eh! je ne manque point d'adresse, ni d'audace.
"Je suis opiniâtre: aujourd'hui l'on me chasse;
"Et je reviens demain: j'assiège son palais;
"Je suis toujours sur pied; je corromps ses valets;
"Dans tous les carrefours, je le guette au passage,
"Et toujours le premier, lui montre mon visage.
"Sans peine et sans efforts, jamais on ne parvient."

Mon ami, Fuscius, en cet instant survient :
Il connaissait à fond le fâcheux personnage.
D'un clignotement d'yeux, du geste je l'engage
A m'en débarrasser ; je lui pousse le bras.
Tous mes signes sont vains : il ne m'écoute pas,
Le perfide !... au contraire, il rit avec malice ;
Et semble s'amuser de me voir au supplice.
Un dépit concentré fait bouillonner mon sang.
"Mais ne m'avez-vous pas, demandé récemment
"Un entretien, lui dis-je ?" —"Oui, je me le rappelle :
"Remettons-le, aujourd'hui c'est fête solennelle.
"C'est un jour révéré par tous les circoncis."
"—A tous ces préjugés je ne suis point soumis ;
"J'en fais fort peu de cas :" —"Et moi, tout au contraire,
"Esprit faible, j'agis ainsi que le vulgaire.
"Veuillez donc m'excuser, nous nous verrons plus tard."
Il fuit, et dans le cœur, me laisse le poignard.

Par bonheur, mon fâcheux rencontre, face à face,
Son plaideur qui l'arrête, et qui m'en débarrasse.
"Ah ! Te voilà, fripon !... je te tiens donc, enfin.
"Soyez témoin, Monsieur. Allons, marche, faquin."

Une rixe s'engage, au milieu de la rue ;
Il se forme autour d'eux une épaisse cohue.
Alors, je respirai ; je sortais de prison,
Rendant grâce, en courant, au divin Apollon.

A AUGUSTE.

SUR LA MORT DE VIRGILE.

Temporibus lætis tristamur.

GALLUS.

Sous tes heureuses lois, sous ton divin empire,
Le deuil le plus profond règne dans tous les cœurs.
Oh ! qui pourrait ne pas partager nos douleurs ?
Quels yeux seraient sans pleurs, lorsque Virgile expire?
Mais, hélas ! en mourant, il a proscrit ses vers,
Ces beaux vers par lesquels devait revivre Enée.
Cède au vœu des Romains, au vœu de l'univers :
Souffrirais-tu, César, qu'aux flammes condamnée,
De tant d'illustres chefs la mémoire pérît ?
Hélas ! Permettrais-tu que cette noble Troie,
D'un plus grand incendie encor devînt la proie ;
Et que son souvenir pour jamais s'éteignît ?

Conserve à l'univers cet immortel ouvrage,
La gloire de ton nom, et l'orgueil des Romains,
Monument digne d'être admiré d'âge en âge.
Ta volonté, César, doit vaincre les destins.

ODE

SUR LA MORT DU GENERAL FOY.

La Liberté triste et plaintive,
D'un lamentable cri vient de frapper les airs.
Ce cri s'est fait entendre aux bouts de l'univers,
Et d'un voile de deuil a couvert cette rive.*
Le Destin vient de nous ravir
Un grand homme, un héros, l'honneur de la patrie.
A défendre nos droits il consacrait sa vie ;
La tombe vient de l'engloutir !...

La patrie embrasait son âme :
Partout, à la tribune, au milieu des combats,
On l'a vu lui vouer et sa voix et son bras.
L'entendez-vous tonner ? La Liberté l'enflamme :

* La France.

Il parle pour la Liberté.
Aux terribles accens de sa voix mâle et fière,
Le despotisme altier, jusque dans la poussière,
Courbe son front épouvanté.

Mais, si la trompette éclatante,
Se fait entendre au loin dans les plaines de Mars,
Voyez-le s'élancer au milieu des hazards :
Son glaive devant lui fait marcher l'épouvante.
Voyez-le, bravant les dangers,
Précipiter ses pas où l'appelle la gloire ;
Et, sous ses étendards entraînant la victoire,
Se couvrir de mille lauriers.

O France, ô terre malheureuse !
Ce héros te portait dans le fond de son cœur ;
Toujours il se montra ton plus cher défenseur.
Et la mort te l'enlève !... ô perte douloureuse !
Il vivait pour la liberté.
Son âme en fut toujours le digne sanctuaire.
Il meurt !... ses derniers vœux, en quittant cette terre,
Sont tous pour ta prospérité.

Dans les demeures éternelles,
Où reposent en paix ces guerriers orateurs,
Des droits de leur pays généreux défenseurs,
Il apparaît couvert de palmes immortelles.
En le recevant dans leur sein,
Ces héros attendris l'environnent d'hommages,
Et proclament en lui, par d'éclatans suffrages,
Le bienfaiteur du genre humain.

Vous qui suivîtes sa carrière,
Et qui fûtes témoins de ses faits glorieux,
Venez tous contempler ses restes précieux :
Venez, reconnaissez, sous ce drap mortuaire,
Le modèle de nos guerriers.
Touchez ces froides mains, jadis victorieuses,
Approchez, contemplez ces blessures nombreuses
Qui se cachent sous les lauriers.

Ah ! reçois nos derniers hommages,
Généreux défenseur de notre liberté !
Ombre illustre, ton nom à jamais respecté,
Vivra dans tous les cœurs, vivra dans tous les âges.

Contemple la patrie en deuil,
S'empressant d'élever ton triste mausolée :
Vois tes concitoyens, la France désolée,
Gémir autour de ton cercueil.

ODE

SUR LA MORT DE THOMAS JEFFERSON.

Aujourd'hui dans cette contrée
Règne le deuil le plus profond.
L'Amérique triste, éplorée,
D'un long crêpe a voilé son front.
Tous les cœurs attristés gémissent ;
Les échos au loin retentissent,
Frappés de lugubres clameurs.
L'Illustre Jefferson vient de quitter la terre.
L'œil tristement fixé sur le lit mortuaire,
La Liberté répand des pleurs.

Dans le cercueil il va descendre !...
Ecoutez les brillans concerts
Qui dans les cieux se font entendre.
Les palais divins sont ouverts.
Quel céleste éclat l'environne !
Son front où la gloire rayonne,

Brille d'une douce clarté.
Voyez-le couronné de palmes glorieuses,
S'élever au séjour des âmes bienheureuses,
Où l'attend l'immortalité.

Grand citoyen, âme intrépide,
Apôtre de la liberté,
Rien n'arrête, rien n'intimide
Ton héroïque fermeté.
La foudre gronde sur ta tête;
Mais ta voix, bravant la tempête,
Fait retentir ces fiers accens:
"Armez-vous, armez-vous, enfans de la patrie:
"Elle implore vos bras: sans cesse elle vous crie:
"Frappez, abattez mes tyrans.

"Des libertés américaines,
"Paraissez donc, nobles vengeurs:
"Brisez, brisez d'indignes chaînes.
"Périssent nos fiers oppresseurs!
"Périsse ce fourbe insulaire,
"Qui, dans son orgueil téméraire,

"Nous croit pour toujours asservis.
"Armons-nous, hâtons-nous de punir ses outrages:
"De son sceptre odieux, brisé sur nos rivages,
"Foulons aux pieds les vils débris."

Sa mâle et puissante éloquence
Embrase les Américains:
Ils volent tous à la vengeance.
Le fer étincelle en leurs mains.
D'indignation ils frémissent;
Et, dans les airs qui retentissent,
Ils font entendre un cri vengeur.
Albion voit tomber ses cohortes tremblantes;
Et de la Liberté les armes triomphantes
Ecrasent son joug oppresseur.

Avec toi, douce indépendance,
Le bonheur règne en nos climats;
Et, par ta prospère influence,
Nous voyons fleurir nos états.
Sur cet infortuné rivage,
Où le plus affreux brigandage

Marchait avec impunité ;
Sur ce sol, où jadis la tyrannie altière
Portait insolemment sa sanglante bannière,
Marche aujourd'hui la Liberté.

Toujours, citoyen magnanime,
Nos cœurs remplis de tes bienfaits,
Béniront ta vertu sublime.
Ton nom, glorieux à jamais,
De l'oubli bravant les ténèbres,
Parmi les noms les plus célèbres,
Brille d'un éclat radieux.
Je le vois, franchissant l'immensité des âges,
Parvenir au milieu des plus brillans suffrages,
Jusques à nos derniers neveux.

EPITRE

AU BARDE LOUISIANAIS.

Grand Duperron, ô toi dont la muse féconde
Est digne de charmer et d'instruire le monde,
Des filles du Permesse illustre nourrisson,
Toi qui depuis long-temps as gravi l'Hélicon,
Dis-moi par quel secret ou par quelle magie,
Sachant à tous les tons asservir ton génie,
On te voit tour à tour, et sans être ennuyeux,
Tendre, profond, sublime, enjoué, sérieux ;
Comment, toujours heureux dans le choix de tes rimes,
Si naturellement en beaux vers tu t'exprimes.
Grand poëte, dis-moi par quel art merveilleux,
T'élançant tout à coup d'un vol audacieux,
Et laissant loin de toi la vile populace;
De tous ces plats rimeurs, l'opprobre du Parnasse,

Tu parcours, en vainqueur, des sentiers tout nouveaux,
Et planes au dessus de tes obscurs rivaux.
C'est alors que ta muse, enfantant les merveilles,
Par ses divins accords enchante nos oreilles.

Si tu nous peins Jackson, au milieu des combats,
Triomphateur tranquille, affrontant le trépas,
Les Anglais foudroyés par son bras invincible,
Alors ton vers s'élance impétueux, terrible.

Mais si, changeant de ton, si nouveau troubadour,
Plein d'un tendre délire, et tout brûlant d'amour,
Tu chantes les attraits de la belle Zizine,
Aux accords enchanteurs de ta lyre divine,
Ah ! qui n'est pas ému jusques au fond du cœur ?
Ton vers harmonieux, coulant avec douceur,
Tel qu'un ruisseau plaintif arrosant la prairie,
Attendrit, porte l'âme à la mélancolie.

Mais il est néanmoins quelques esprits jaloux,
Quelques sots dont tes vers excitent le courroux.
Ta gloire les offense, et leur est importune.
Soumets-toi, sans te plaindre, à la règle commune.

Tu sais que rarement le mérite est heureux ;
Et que, plus il est grand, plus il a d'envieux.
Tu sais que, comme auteur, rechercher les suffrages,
C'est braver une mer bien féconde en naufrages.
Racine qu'on eût pris, à ses divins accords,
Pour le dieu d'Hélicon descendu sur nos bords,
Vit autrefois en France, au sein de sa patrie,
Ses talens méconnus et sa muse flétrie.
Racine, le rival du divin Apollon,
Des Mydas ont osé lui préférer Pradon !...
Mais aujourd'hui Racine occupe enfin sa place :
Entre Homère et Virgile il s'assied au Parnasse.

Ainsi méprise donc d'impuissantes clameurs :
Ris-toi de tes rivaux, de tes vils détracteurs.
Tes rivaux !... qu'ai-je dit ? Expression étrange !
Tu planes dans l'Olympe, ils rampent dans la fange.
Qu'est l'insecte rampant près de l'aigle orgueilleux,
Dans son rapide essor, s'élançant vers les cieux ?
Un géant pour rival a-t-il donc un Pygmée ?
Quand, tes écrits en mains, la prompte renommée,
Proclame Duperron aux bouts de l'univers,
On ignore partout et leurs noms et leurs vers.

Va, grand homme, poursuis ta brillante carrière.
Sur nous ne cesse pas de verser la lumière,
O toi qui sais si bien manier tour à tour
Le glaive du guerrier et la lyre d'amour,
Toi, qui sais réunir sur ton illustre tête
La palme du héros au laurier du poëte !
Va, ton nom glorieux, d'âge en âge vanté,
Fera l'étonnement de la postérité.

Beau sexe qu'il chanta tant de fois sur sa lyre,
Et dont en vers si doux il célébra l'empire,
Celui qui vous aima, qui vous chanta si bien,
Trouvera-t-il vos cœurs sourds et fermés au sien ?
Du noble Duperron, la gloire du Parnasse,
Pourriez-vous d'un œil sec voir s'éteindre la race ?
Mesdames, songez-y : le plus illustre nom
Peut s'unir avec gloire au nom de Duperron.
Puisse l'une de vous par lui devenir mère
D'un peuple de rimeurs semblables à leur père !

A Mr. TULLIUS St. CERAN.

J'ai lu tes essais poétiques;
Qu'ils peignent bien l'âme de leur auteur!
J'aime surtout tes chants patriotiques:
Ces nobles chants électrisent le cœur.

Malheur à qui n'aime point sa patrie!
Hélas! il vit dans le néant.
Son cœur est sourd à toute poésie,
Mort à tout noble sentiment.

Tel est l'effet de ta verve puissante,
Qu'en peignant les objets, tu sembles les créer.
Un rayon émané de ton âme brûlante,
Seul suffit pour les animer.

Tes écrits sont empreints d'une mâle énergie.
En les lisant, on tressaillit.
Ton vers impétueux, dans sa marche hardie,
Comme un torrent roule et bondit.

Va, cède à tes destins, au penchant qui t'entraîne:
Il est un beau devoir, et tu dois t'en charger.
Que le Meschacebé par toi dise à la Seine:
"Moi, je possède aussi mon Béranger."

COUPLETS

SUR LES TROIS *JOURNÉES.*

Français, il vient de reparaître,
L'étendard si cher à nos cœurs !
Ah ! quels beaux souvenirs fait naître
L'aspect de ces nobles couleurs !
Oui, la patrie est grande encore :
Elle a repris sa dignité.
Honneur au drapeau tricolore,
Aux martyrs de la Liberté !

O vous, qui, par votre héroïsme,
Abaissant la fierté des rois,
Sur la chute du despotisme,
Avez fait triompher nos droits,

Vos noms que la patrie honore,
Vivront dans la postérité.
Honneur au drapeau tricolore,
Aux martyrs de la Liberté !

Vous, dont le sceptre sanguinaire,
Foule tant de peuples divers,
Tyrans, tremblez, l'Europe entière
Va s'unir pour briser ses fers.
Sur ses oppresseurs qu'elle abhorre
Se lève son bras irrité.
Honneur au drapeau tricolore,
Aux martyrs de la Liberté !

Vous chancelez, pauvres monarques,
Qui vantiez vos droits souverains ;
Du pouvoir inutiles marques,
Vos sceptres tombent de vos mains.
Le vain bandeau qui vous décore,
N'est plus qu'un signe détesté.
Honneur au drapeau tricolore,
Aux martyrs de la Liberté !

Ombre auguste de Ste. Hélène,
Qui dors sur le roc étranger !
Oh ! si vers les bords de la Seine,
Tes regards pouvaient se tourner,
Tu le verrais briller encore,
Cet étendard si regretté !...
Honneur au drapeau tricolore,
Aux martyrs de la Liberté !

Américains, que nos bannières
S'unissent par des nœuds puissans.
Jurons, jurons de vivre en frères,
De vivre ennemi des tyrans.
Que pour nous ce jour soit l'aurore
D'une longue prospérité.
Honneur au drapeau tricolore,
Aux martyrs de la Liberté !

AU BARDE LOUISIANAIS.

Barde, devant toi je m'incline.
Avec transport j'ai lu tes vers.
Il me semblait, assis sur la docte colline,
Des filles du Permesse entendre les concerts.
Sans en être jaloux, j'admire ton génie.
Grand homme, à ta hauteur on ne craint point l'envie.
Le Pinde tout entier sur ta tête fleurit.
Poëte original, écrivain pittoresque !
Parmi tous les grands noms dont il s'enorgueillit,
Le tient apparaît *gigantesque*.
Vois ramper à tes pieds tous ces demi-rimeurs,
Inconnus au divin Pégase,
Qui, dans leur ridicule emphase,
Par leurs croassemens insultent aux neuf sœurs.

O toi, qui tiens la rime à tes lois asservie,
Du code d'Apollon savant commentateur,
J'admire de ton vers la structure hardie :
J'admire avec quel art, sublime novateur,

T'élançant fièrement hors de l'étroite ornière,
Où jadis croupissaient les Boileau, les Voltaire,
Et promenant au loin un dédaigneux regard
Sur les chemins tracés, les régions connues,
On te voit rechercher des routes non battues,
D'un bras ferme y pousser ton poétique char.

Tes vers ont retenti sur les bords de la Seine.
Le littéraire essaim qui bourdonne à Paris,
Poëtes, prosateurs, tous les ont accueillis
Par des bravos à perdre haleine.

Si quelques clabaudeurs voulaient flétrir ton nom,
Ris-toi de leurs clameurs vaines et ridicules ;
Va, tu n'en es pas moins inscrit en majuscules,
Dans les fastes de l'Hélicon.

Voudraient-ils avec toi descendre dans l'arène,
Ces plats fabricateurs *de petits vers croisés*,
Ces bâtards d'Apollon, ces rimeurs empesés,
Dont la bouche jamais n'effleura l'Hippocrène ?

Honneur, cent fois honneur au divin Duperron !
Qu'il chante les héros, qu'il chante sa maîtresse,
Jamais *aux vers de huit* sa muse ne s'abaisse,
Trop fière pour rimer sur un si maigre ton.

Quelque sujet que le Barde médite,
Tenant toujours un compas à la main,
Du vers sur sa longueur mesurant le mérite,
Jamais il ne descend du grave *Alexandrin.*

Avec quelle noblesse et surtout quelle grâce,
Il vous fait les honneurs des banquets du Parnasse !
Apollon veut toujours l'avoir à son côté.
De ces divins banquets convive breveté,
Le voyez-vous assis, le chantre de Zizine,
A sa droite Apollon, à gauche Mnémosyne,
Par ses accords *nouveaux* étonnant tous les cœurs,
Faire à la fois pâmer Phœbus et les neuf sœurs ?

Ecoutez, écoutez : le Barde est en délire...
Il chante sa maîtresse... ô transports amoureux ?
Oh ! quels brûlans soupirs s'exhalent de sa lyre !
On dirait d'un volcan le souffle impétueux.

Des amantes la plus heureuse,
Belle Zizine ! ah ! que tu dois aimer
Celui que tes attraits savent si bien charmer !
De ton Barde combien tu dois être orgueilleuse !
Pour l'adorer qu'il doit t'en coûter peu !
Va, plus d'un tendre cœur, jaloux de ta conquête,
Serait fier d'attendrir, d'enchaîner ton poëte,
D'être l'objet d'un si beau feu.

O toi qui sais si bien parler à l'âme,
Dont les vers sont empreints d'une si douce flamme,
Divin Parny, peintre du sentiment !
Je les ai lus cent fois, je les relis encore,
Je les lirai toujours avec ravissement,
Ces vers que tu traças pour ton Eléonore,
Ces vers brûlans de volupté,
Qui font battre d'amour le sein de la beauté.
Chaulieu, Bertin, vous tous, dont les vives tendresses,
Ont si bièn célébré les noms de vos maîtresses,
Chantres de la beauté, poëtes si vantés !
Le divin Duperron vous a tous éclipsés.

Mais ce n'est encor là qu'un rayon de sa gloire ;
Jadis, tout à la fois et poëte et guerrier,

Il cueillit le double laurier
D'Apollon et de la victoire.
Jackson, pendant le cours de tes rudes travaux,
Aux champs de Mars en lui tu trouvas un héros.
Dans ces jours immortels de sanglantes batailles,
Où les fils d'Albion menaçaient tes remparts,
Il s'élança, terrible, à travers les hazards,
Avide d'y trouver de nobles funérailles.

Quand, plus tard, les Américains,
Eblouis par l'éclat de ta haute vaillance,
Voulurent t'élever jusqu'à la présidence,
Il défendit ta cause en *beaux Alexandrins*.
Dans la suite, on l'a vu, sans que rien ne l'arrête,
Toujours ferme, toujours fidèle à son mandat
De citoyen et de poëte,
Flageller de son vers *les traîtres à l'Etat*.

Mais depuis trop long-temps ta lyre est inactive,
Poëte, et son repos attriste tous les cœurs.
Ah ! rassure au plus tôt notre amitié craintive,
Et réponds à l'appel de tes admirateurs.

O toi qui tant de fois prodiguas les merveilles,
Hélas ! pourquoi faut-il, esprit vaste et fécond,
Qu'à ces divins accords qui charmaient nos oreilles,
Ait succédé si vite un silence profond ?

Quoi ! la Pologne meurt ; et ta muse est muette ;
Pas un vers, un seul vers pour plaindre sa défaite !...
Pourtant, qui mieux que toi, quel plus savant pinceau
Pouvait nous retracer ce lugubre tableau,
Nous peindre les horreurs de cette guerre impie,
La liberté tuée au sein de Varsovie,
Ses nobles fils courbés sous le poids de leurs fers,
Persécutés, proscrits, traînés dans les déserts ;
Tous ces convois d'enfans redemandant leurs mères,
Impitoyablement arrachés de leurs bras,
Et qu'envoie expier les crimes de leurs pères,
La clémence de Nicolas ?

As-tu donc oublié Paris et *ses journées ?*
Frère, ton cœur est-il froid à nos destinées ?
Quitte un honteux repos, Barde, réveille-toi.
Qu'as-tu fait ? qu'as-tu fait de cette verve antique
L'honneur de l'Hélicon, l'effroi de la critique ?
Frère, reprends ton luth, poëte, réponds-moi.

ODE

Sur les trois journées.

Oh! de quel cri sublime a retenti ta rive,
Noble France! A ce cri, la terre a tressailli.
Sur leurs trônes tremblans les tyrans ont pâli.
Liberté, tu n'es plus captive!...
Un despotisme obscur, impuissant, insensé,
Sous un sceptre avili voulait courber ta tête.
Tandis qu'à t'enchaîner follement il s'apprête,
De ton souffle il est renversé.

Satellites vendus d'un monarque en démence,
De ses lâches fureurs serviles instrumens!
Quoi! vous, Helvétiens, vous, au char des tyrans,
Vous vouliez atteler la France!...
Mais alors tous ses fils, frémissant de courroux,
Se sont précipités au secours de leur mère;
Et, sous ses flots vengeurs, le torrent populaire
Soudain vous a dévorés tous.

Après un long exil, le drapeau tricolore,
Comme un astre sauveur, brille aux yeux des Français.
Orné des souvenirs de mille nobles faits,
L'immortalité le décore.
Salut ! Astre éclatant de notre liberté,
Eternel monument d'actions généreuses !
Tous, heureux de revoir tes couleurs glorieuses,
Les contemplent avec fierté.

Perfides conseillers d'un monarque imbécille,
Avec vous sont tombés vos infâmes projets ;
Vous qui, sous votre joug, pensiez que les Français
Allaient baisser un front docile !
De la patrie en deuil entendez-vous les cris ?
Entendez-vous sa voix, sa voix accusatrice
Qui, sur de saints tombeaux, vous appelle au supplice,
Pour venger le sang de ses fils ?

Lys, place aux trois couleurs, au drapeau de la gloire !
Place au grand étendard que l'homme du Destin,
Des rivages du Nil jusqu'aux tours du Kremlin,
Porta sur son char de victoire.

C'est l'étendard géant, l'étendard des combats:
A son aspect, surgit un peuple entier de braves;
Et d'un monarque obscur qui voulait des esclaves,
Le sceptre se brise en éclats.

Sous l'empire, au milieu des triomphes, des fêtes,
La liberté dormait à l'ombre des lauriers.
La gloire couronnait le front de nos guerriers,
Et souriait à leurs conquêtes.
Chaque jour enfantait des prodiges nouveaux.
La France, en poursuivant sa course triomphale,
La France grandissait; et l'Aigle Impériale
De *Juillet* couvait les héros.

Allez, race proscrite, ailleurs chercher un trône.
La France a contre vous trop de ressentimens.
Vous la vouliez esclave; elle hait les tyrans:
Fuyez, la France vous l'ordonne.
Fuyez avec vos lys souillés par vos forfaits.
Cherchez, pour y régner, quelque coin de la terre,
Où l'on daigne accueillir votre errante bannière;
Fuyez, vous n'êtes plus Français.

Si des tyrans ligués osaient souiller encore
Ton sol régénéré par le sang de tes fils,
France ! que par ton bras ils soient anéantis ;
Que ton sol vengeur les dévore :
Que chefs et légions y trouvent leur tombeau.
Eteins de ces tyrans la race sanguinaire :
Que leurs trônes brisés, que leur ruine entière
Vengent l'affront de Waterloo.

La terre a proclamé tes hautes destinées,
Grand peuple ! pour toi s'ouvre un immense avenir.
Ta gloire t'échappait ; et, pour la ressaisir,
Il ne te faut que trois journées.
Quel âge fut témoin de faits plus merveilleux ?
Trois soleils seuls ont vu plus d'un siècle de gloire.
Ces faits, ces mêmes faits attestés par l'histoire,
Paraîtront un jour fabuleux.

Quel est ce jeune preux qui, dans sa fière audace,
A travers mille feux marche d'un front serein ?
Quel est cet étendard qui brille dans sa main ?
Vainement la mort le menace.

Qui pourrait émouvoir ce courage indompté ?
D'une éternelle gloire il entrevoit l'aurore ;
Il a pour bouclier le drapeau tricolore ;
Il combat pour la Liberté.

Divine Liberté ! ton empire commence.
Ah ! puisses-tu régner, seule, sur l'univers !
Puissent du monde entier tous les peuples divers
Briser leur joug comme la France !
Les nations que foule un pouvoir oppresseur,
Ont béni le réveil de ta sainte bannière.
Brillante, elle apparaît aux regards de la terre,
Comme un phare libérateur.

O vous qui, séparés de la terre chérie,
Arrosez de vos pleurs le rivage étranger,
La France vous appelle, accourez les sécher
Au doux soleil de la patrie.
Toi, dont le flot d'exil vient battre le tombeau,
Auguste prisonnier, martyr de Ste. Hélène !
Puisse ta cendre un jour, aux rives de la Seine,
Reposer sous le grand drapeau !

Honneur, honneur à vous, héroïques victimes,
Vous, qui de votre sang avez scellé nos droits !
La Liberté sauvée assure à vos exploits
Les palmes les plus légitimes.
Ah ! puissiez-vous savoir, dans l'éternel repos,
Combien votre mémoire est grande et révérée !
Voyez, nobles martyrs, la patrie éplorée
Qui s'incline sur vos tombeaux.

Français, n'envions point ces vieilles républiques,
Dont l'éclatant civisme et les noms si fameux
Ont rempli l'univers. Nos trois jours valent mieux
Que les plus beaux temps héroïques.
Athènes, Rome, Sparte, orgueilleuses cités !
Cessez de nous vanter vos pompeuses annales.
Paris possède aussi ses fêtes triomphales,
Ses gloires et ses libertés.

Vous, immortels héros, l'honneur de la colonne,
Soyez fiers de vos fils, ils sont dignes de vous.
Ils viennent de frapper d'aussi glorieux coups.
La France à leur tour les couronne.

Pour elle, comme vous, ils ont su s'immoler.
D'un monceau de lauriers vos bras l'avaient couverte :
Eh ! bien, ils ont fait plus : de sa tombe entr'ouverte
Leurs bras viennent de la sauver.

A ANGELINE.

Quand tu souris, belle Angeline,
De vifs éclairs jaillissent de tes yeux ;
Et de ta bouche purpurine
Sortent les sons les plus mélodieux.
Si tu voulais, cette bouche divine,
D'un mot, pourrait me placer dans les cieux.

A IDAMÉ.

Je t'ai trouvée : enfin mes yeux t'ont vue,
O toi, l'objet des vœux les plus ardens !
A ton aspect, quelle ivresse inconnue
Vint tout à coup s'emparer de mes sens !
Ce moment fit le destin de ma vie :
Jusqu'à ce jour je n'avais point aimé ;
Mais tu parus, et mon âme ravie
Jura dès lors d'adorer Idamé.

Comme il est doux le sentiment qu'inspire
De son regard la magique langueur !
La volupté se peint dans son sourire ;
Et sur son front respire la candeur.
De mille attraits enfin elle est ornée.
En la voyant, on se sent enflammé ;
Oui, pour jamais, oui, mon âme enchaînée,
Fait le serment d'adorer Idamé.

Ah ! dans mon cœur, si le sien pouvait lire,
Elle saurait combien je la chéris.
Le jour, la nuit, vainement je soupire ;
Et rien ne peut adoucir mes ennuis.
Destin amer ! infortune cruelle !
Je ne vois plus celle qui m'a charmé...
Ma voix, hélas ! ma voix en vain l'appelle,
Répète en vain le doux nom d'Idamé.

A chaque instant son image chérie
De volupté fait palpiter mon cœur.
Sans Idamé, je déteste la vie ;
Pour moi, sans elle, il n'est point de bonheur.
Si je ne puis parvenir à lui plaire,
Dans les regrets, je mourrai consumé.
Mais je le sens, la mort me sera chère,
Ne pouvant pas vivre pour Idamé.

IDAMÉ.

Ce beau chasseur qu'on a peint si sauvage,
D'amour jadis fuyant les douces lois,
Ne se plaisait, au printemps de son âge,
Qu'à parcourir les rochers et les bois.
Enfin, il fut vaincu par Aricie.
Combien plus vite Amour l'eût enflammé,
S'il eût offert à son âme endurcie,
Les traits charmants de l'aimable Idamé!

Ce jeune Grec que guidait la sagesse,
Brava Cypris, au milieu de sa cour.
Dans ces beaux lieux où tout peint la tendresse,
Il refusa son hommage à l'amour.
Mille beautés offraient en vain leurs charmes :
A leurs soupirs son cœur était fermé :
Mais, comme il eût bientôt rendu les armes,
S'il eût, alors, pu connaître Idamé !

Chez Calypso jeté par la tempête,
Il sent l'amour se glisser dans son cœur :
Mais, tout à coup, il fuit, rien ne l'arrête ;
L'amour, vaincu, pousse un cri de douleur
Il part, il fuit cette île enchanteresse,
Où pour toujours il vivrait enfermé,
Malgré Mentor et malgré la Sagesse,
S'il avait pu rencontrer Idamé.

Qui que tu sois, qui méconnais l'empire
Du dieu d'Amour, ce maître des mortels,
Ignores-tu que tout ce qui respire
Doit son encens à ses divins autels ?
En vain, tu veux te soustraire à sa chaîne :
Contre ses traits te crois-tu bien armé ?
Présomptueux, ta résistance est vaine :
Regarde, et tombe aux genoux d'Idamé.

REVÊS.

Je rêvais, un jour, que Louise
Enfin se rendait à mes vœux.
Pour moi quelle douce surprise!
J'étais alors l'égal des dieux.
Mais, hélas! bientôt je m'éveille,
Et je reconnais mon erreur.
N'est-ce donc que quand je sommeille,
Que je puis trouver le bonheur?

Je rêvais que, rentrant en France,
Après un exil bien amer,
J'oubliais les maux de l'absence
Auprès de tout ce qui m'est cher,

Je revoyais ces bois, ces plaines,
Théâtre de mes premiers jeux :
Leur vue avait calmé mes peines ;
J'étais au comble de mes vœux.

Je revoyais ma tendre mère ;
Elle me pressait sur son cœur :
J'embrassais aussi mon vieux père ;
Rien ne manquait à mon bonheur.
Hélas ! le lever de l'Aurore
Soudain est venu tout changer :
Je m'éveille, et me trouve encore
Sur la rive de l'étranger.

Je rêvais que le bruit des armes
En Europe avait retenti ;
Qu'en proie aux plus vives alarmes,
Ses tyrans en avaient pâli.

Du roc d'exil de Ste. Hélène,
Un géant* était accouru;
Et sur les rives de la Seine,
Tout à coup avait apparu.

Il venait du fourbe insulaire
Punir la lâche trahison:
Et l'on voyait sur sa bannière:
" Mort à la perfide Albion!"
Mais soudain j'ouvre la paupière;
Et je ne puis que m'écrier:
" Il dort sur la rive étrangère,
Hélas! et ne peut se venger."

* Il n'est peut-être pas inutile de dire que cette pièce, ou plutôt cette rêverie, a été composée peu de temps après la mort de Napoléon à Ste. Hélène. Un rêve de ce genre serait aujourd'hui par trop extravagant, quoique pourtant les rêves soient fort indépendans des époques.

Les deux odes sur le *général Foy* et sur *Thomas Jefferson* ont été aussi composées, à l'époque de la mort de ces deux illustres citoyens. Elles ont même paru alors dans le *Courrier de la Louisiane*. Je ne me dissimule pas combien elles sont faibles, et peu dignes d'un aussi grand sujet. Mais quelque soit leur peu de mérite, je me hasarde à les livrer à la publication. C'est un dernier hommage que je me plais à rendre à la mémoire de deux grands citoyens.

Enfin, des quelques pièces qui, sous le titre de *poésies diverses*, terminent ce volume, celle sur l'*Exil* est la seule qui ait été composée récemment.

Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée
des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis
qu'aux festins de leurs pères !
CHATEAUBRIAND.

L'EXIL.

Malheur à l'exilé dont l'âme abâtardie
Entend, sans tressaillir, le doux nom de patrie !

L'exil ! Heureux celui que l'implacable sort
N'a point contraint de boire à son amer calice !
L'exil ! C'est un poison, c'est un affreux supplice,
C'est au cœur un cancer, qui le ronge et le tord.

Voyez ce malheureux sur la rive étrangère :
Morne, silencieux, il se traîne, au hasard :
L'air de l'exil l'étouffe ; et son triste regard
De son soleil natal cherche en vain la lumière.

Abattu, dévoré par un chagrin mortel,
Il se reporte au temps de ses jeunes années,
Se rappelle ces jours, ces heures fortunées
Dont il jouit, enfant, au foyer paternel.

Depuis vingt ans, hélas! dans ses cruelles chaînes
L'exil le tient captif, sous un ciel étranger.
O France, il n'a pu voir tes fêtes citoyennes,
Partager des *trois jours* la gloire et le danger!

Tandis que tes vengeurs, prodigues de leur vie,
D'un despote insensé confondaient les fureurs;
Tandis qu'eux, ils versaient du sang pour la patrie,
Hélas! il ne pouvait, lui, verser que des pleurs.

Pourtant, il n'était point froid à tes destinées;
Il invoquait le ciel pour tes héros martyrs;
Et l'éclatant succès de tes *grandes journées*
Vint mêler quelque joie à ses longs déplaisirs.

Mais l'ennui de l'exil, le consume, le ronge :
Accablé sous le poids des plus amers regrets,
Seul, rêveur, il parcourt les lieux les plus secrets ;
Il pleure ses beaux jours envolés comme un songe.

Quelquefois, exhalant son désespoir profond,
Il regarde le ciel, il soupire, et s'écrie :
" Oh ! rends-moi, rends-moi donc à ma chère patrie :"
L'écho seul de l'exil à sa plainte répond.

Loin du soleil natal que sans cesse il appelle,
La nature est pour lui couverte d'un linceul.
France !... Oh ! comme son cœur bondit, à ce nom seul !
Aux yeux de l'exilé que la patrie est belle !

Parfois, dans son sommeil, des songes ravissans
De la plus douce erreur viennent flatter ses sens :
De la France il revoit les aimables rivages,
Il revoit, il étreint tous ceux qui lui sont chers :
Mais l'affreux réveil vient : et ces douces images,
Avec l'ombre des nuits s'éclipsent dans les airs.

Par quels pensers amers son âme est déchirée !
Le malheureux ! Il sent qu'il va bientôt mourir :
Il ne reverra point la terre désirée :
La terre de l'exil est là pour l'engloutir.

Mais non : le ciel, enfin touché de ses prières,
Bientôt va mettre un terme aux maux de l'exilé :
Bientôt, il va quitter, pour les champs de ses pères,
Les champs où tant de fois ses larmes ont coulé.

Eh ! bien, pauvre exilé, pour toi quel jour de fête !
Oh ! tu dois tressaillir ; car ton départ s'apprête.
Hélas ! combien ton cœur va-t-il faire de bonds,
Quand tu vas la revoir, cette terre chérie,
Lorsque cet air natal, cet air de la patrie,
Va de son souffle ami caresser tes poumons !

Quand sa nef voguera sur les humides plaines,
O zéphirs, poussez-la de vos douces haleines.

Qu'à la France il n'ait pas dit un dernier adieu.
Pour un jour, un seul jour qu'au moins il la revoie :
Hélas ! vingt ans d'exil, vingt ans de pleurs, grand Dieu !
N'est-ce donc pas assez pour un seul jour de joie ?

Dieux des mers, enchaînez les fougueux ouragans ;
De sa fragile nef écartez les orages :
Sain et sauf portez-le vers ces heureux rivages,
Qu'il appelle au delà de vos gouffres grondans.

Que des songes légers, de douces rêveries
Le bercent mollement sur l'abyme des flots ;
Et qu'abordant enfin à ces plages chéries,
Il y puisse trouver le terme de ses maux.

L'exil a dévoré la fleur de sa jeunesse :
Maintenant de la vie il est désenchanté :
De ses illusions la coupe enchanteresse
S'est brisée à l'écueil de la réalité.

La clarté du soleil pour lui s'est assombrie :
Il ne lui reste plus de ces rêves si frais
Dont jadis se dorait l'aurore de sa vie,
Que d'amers souvenirs, que d'impuissans regrets.

Une dernière fois voir la terre natale,
Au tombeau paternel dire un dernier adieu,
Réchauffer de ses pleurs la pierre sépulcrale,
L'embrasser et mourir, voilà son dernier vœu.

FIN.

TABLE.

TABLE.

LIVRE III.

LIVRE IV.

EPODES.

SATIRES.

POESIES DIVERSES.





